



**CARREFOUR
ECONOMIQUE
ET SOCIAL
DU HAUTMONT**

*Carnet n° 7
Nouvelle croissance,
nouvelles valeurs*

Juin 2008

SOMMAIRE

■ Présentation	5
■ Synthèse du Carrefour économique et social du Hautmont 2007	9
■ Développement durable : Nouvelle croissance, nouvelles valeurs	
Atelier 1	
Nouvelles formes de relations : alliance/contrat	13
Atelier 2	
Quels nouveaux styles de vie réinventer en entreprise ? Quels critères d'évaluation ?	17
Atelier 3	
Quels nouveaux styles de vie au sein de la société ? Quels critères d'évaluation ?	30
■ Développement durable ? Oui, mais quel développement ?	45
1. La crise d'un modèle de développement	45
2. Quel développement ?	46
3. Un appel à la conversion	48
■ Mes observations et découvertes	53

Comment nous joindre :

Carrefour économique et social du Hautmont
31, rue Mirabeau, BP 19, 59420 Mouvaux

Comité de pilotage :

Jean-Paul Fray, Henri Danel, Christophe Dupont,
P. Jean de Longeaux, Jean Motte, Olivier Verley.

Expert socio-économique

Eric Olzak.

Expert théologique

Dominique Greiner.

PRÉSENTATION

Vous avez entre les mains le n° 7 des *Carnets du Hautmont*.

Cette publication annuelle diffuse les résultats des travaux des ateliers du Carrefour économique et social du Hautmont.

Créé en 2001, ce carrefour est une structure d'animation, un lieu de rencontre et de réflexion éthique sur les questions de l'économie, de la culture, de la société. Il s'est construit en association avec l'évêché de Lille et l'Institut Catholique de Lille (la Catho), en se fixant un objectif, et une méthode de travail précise.

Un objectif:

Proposer, sous l'éclairage de la foi chrétienne, des repères actuels aux responsables du monde économique et social.

Une méthode de travail:

- étudier et échanger à partir du vécu et de l'expérience des participants (méthode inductive);
- confronter leurs travaux à l'analyse d'un expert socio-économique et d'un expert théologique;
- écrire et partager leur production pour faire avancer la pratique et les idées.

Pour les participants, le carrefour se veut une halte, un lieu ouvert, qui peut être une aide à l'approfondissement de leur propre action.

On vient au carrefour pour un thème annuel précis, pour un temps limité (cinq à six réunions sur quatre à cinq mois), pour partager en arrivant d'horizons très divers. On en repart enrichi, différent, voire transformé.

Pour les lecteurs, ce carnet se veut une interpellation, une base de réflexion, une incitation à aller plus loin.

Les thèmes abordés les années précédentes par le Carrefour économique et social du Hautmont ont été:

- l'employabilité;
- le bien commun;
- l'autorité;
- l'insertion des jeunes dans la vie professionnelle;
- tout consommer tout de suite, mais à quel prix?
- inventer une gestion durable et responsable de nos ressources.

Le thème de la session 2007-2008, dont ce carnet reprend les travaux, était :
“Nouvelle croissance, nouvelles valeurs – Quels signes d’espérance pour de nouvelles formes de développement durable?”

Pour information, le thème de la session 2008-2009 qui débutera en septembre 2008 est :

“La performance, jusqu’où?”

Le directeur du Centre spirituel du Hautmont :

Frédéric Rochet

Le comité de pilotage du carrefour :

Jean-Paul Fray, Christophe Dupont, Henri Danel

SYNTHÈSE DU CARREFOUR ÉCONOMIQUE ET SOCIAL DU HAUTMONT 2007

SAMEDI 29 MARS 2008

**Conclusion de Mme Thérèse Lebrun,
Président-Recteur de la Catho**

*Au cours de la présentation des travaux et conclusions des ateliers,
quelques idées-forces sont à souligner :*

1. La notion de groupe et de projet commun, partagé

Partage, coopération, subsidiarité, relationnel, solidarité, projet commun, intérêt général, engagement et coresponsabilité sont souvent cités, à l'opposé de l'individualisme et de l'intérêt exclusivement personnel.

2. La notion de gouvernance

Démocratie, transparence du système de décision et du système de contrôle, association des parties prenantes, pour une nouvelle gouvernance et un nouveau pouvoir, une nouvelle légitimité de ce pouvoir.

3. Un nouveau rapport de l'homme au monde et aux autres

Nouveau rapport aussi au temps, à l'espace, à la nature, marqué également par une meilleure appréciation des besoins, une maîtrise par l'homme de ses besoins et du développement, dans l'accomplissement, la réalisation, l'engagement et la recherche de l'équilibre et de l'harmonie.

4. La notion de durée et de continuité

Cette notion est indispensable pour le progrès, le temps laissé au temps, l'attention aux générations futures, le respect du long terme versus le court terme.

5. Un certain nombre de valeurs

Confiance (oser la confiance) et volonté, sens, cohérence, création et créativité, gratuité, attention aux petits et aux faibles.

6. Des propositions concrètes

Les dix propositions concrètes de l'un des ateliers sont très riches, simples à comprendre, concrètes et aisées à concrétiser.

Un schéma très intéressant aussi, celui de la fleur ou du papillon, vers un nouvel équilibre, pour un développement durable et humain qui tienne compte à la fois du convivial, du viable, du vivable et de l'équitable, dans une vision systémique.

Des outils et des chantiers

Nous avons, au cours des présentations, entendu parler de divers outils :

- projet stratégique ;
- projet social de l'entreprise ;
- bilan sociétal ;
- diagnostic global ;
- démarche de progrès ;
- performance globale ;
- analyse des bonnes pratiques ;
- plan d'actions et indicateurs...

... qui tiennent compte de la dimension de nouvelles croissances et de nouvelles valeurs.

Mais de nombreux chantiers aussi, consistant à prendre souci (au sens anglais de *to take care*, prendre soin) de :

- l'homme ;
- la terre et la nature ;
- la famille ;
- le système éducatif : de la formation à l'instruction et à l'éducation ;
- les populations précarisées.

D'autres chantiers, nombreux et gigantesques, concernent aussi le transport, le logement, l'énergie, l'eau, l'aménagement du territoire.

Des pistes à creuser pour la suite :

- vers un développement désirable ;
- une nouvelle régulation mondiale ;
- le travail avec les entreprises ;
- la recherche d'indicateurs de mesure ;
- un travail à opérer sur les citoyens et les modes de vie.

En conclusion

Après les Trente Glorieuses de la croissance économique, de la production et de la consommation (1945-1975), suivies des Trente Piteuses (1975-2005) où nous avons connu régressions et mutations, voici sans doute venu le temps des Trente Soucieuses, celles où il faudra prendre soin de... l'autre, de l'homme, de la terre, de la nature... Tout un travail est à accomplir à partir de nous et à partir d'une transcendance qui nous confie l'homme et la terre dans un projet commun qu'il nous est proposé de goûter et de vivre.

Une réflexion sur le rôle des philosophies et des religions, de la spiritualité, de la méditation et de la prière, sur le sens aussi de ce que nous vivons, sera utile.

Le temps favorable est venu, celui de la crise, de la provocation, de l'épreuve, du chemin, de l'action, de la créativité. Rêver d'un monde nouveau à faire ensemble, ni désenchanté, ni idolâtre. Mais tout ceci passe par un chemin rude, des révisions profondes, des ruptures exigeantes, des réinvestissements d'expériences, une Pâque spirituelle.

Conclusion de Mgr Laurent Ulrich, archevêque de Lille

La crise, c'est le temps de la décision et non de la catastrophe.

Ce carrefour économique et social constitue un outil intéressant et utile. Il est très important qu'il y ait des lieux de recherche ensemble fondée sur un travail de groupe, dans la durée, avec échanges et retours.

Il convient de vivre avec le goût de la recherche s'appuyant sur une réflexion théorique et des outils théoriques de réflexion, mais aussi sur des expériences vécues et partagées.

Nécessité aussi d'être toujours en mouvement, avec la recherche de perspectives d'avenir; importance également de redonner des perspectives d'avenir à la doctrine sociale de l'Eglise, point de repère pour un point d'appel...

Le développement durable certes, mais n'oublions pas toutes les populations du monde pour lesquelles nous n'avons pas à décréter l'arrêt de la croissance: une grande partie du monde n'a pu encore bénéficier de cette croissance. Elle demeure un enjeu majeur de justice pour les plus faibles et les plus pauvres. Nous sommes appelés à sauvegarder la création au-delà de notre propre enclos, et de notre bien-être, ou de notre sécurité dans le premier monde.

Justice, c'est-à-dire aussi recherche de la paix dans les relations entre les sociétés, les nations, les groupes humains.

L'enjeu caché derrière tout cela, c'est bien l'enjeu de l'unité du genre humain qui n'est pas seulement une donnée anthropologique ou de foi, mais un projet à construire, une réalité à faire grandir.

L'ultime enjeu, pour nous chrétiens, c'est que, dans tout ce qui nous arrive, peut être révélé le don de Dieu, l'image même du Créateur et de son projet; une révélation du Dieu à l'origine de ce projet qu'il a voulu, qu'il aime, qu'il conduit et souhaite conduire à son terme; un enjeu de révélation, au sens exact d'apocalypse, et son corollaire, un enjeu de transformation de l'humanité qui s'approche de ce que Dieu veut pour elle.

DÉVELOPPEMENT DURABLE : NOUVELLE CROISSANCE, NOUVELLES VALEURS

Atelier 1

Nouvelles formes de relations : alliance/contrat

1. Première confrontation des deux termes :

Alliance dit confiance, symbiose... ; elle est essentiellement relationnelle, volontaire et comporte moins d'obligations réglementées.

Contrat dit obligations réciproques négociées ; il résulte d'une transaction. En son absence, on se trouve dans un système de club ou d'association.

D'où la question : le contrat est-il exclusif de l'alliance ?

L'alliance est à durée ouverte, elle suppose une volonté de réactualisation permanente, l'acceptation de l'ouverture.

Le contrat est à durée fixée au départ (mais peut être définie comme indéterminée : ex. CDI) ; il a donc un sens fermé malgré tout, pour limiter les incertitudes.

Deux autres termes peuvent compléter la réflexion :

– association, qui dit projet commun et intérêts communs des parties (comme l'alliance) ;

– coalition, qui dit projet commun mais, quelque part, confrontation et recherche d'un intérêt des parties (comme le contrat).

C'est un fait qu'il y a place dans l'économie pour l'alliance.

Alliance :

Fondée sur la relation

Suppose la confiance

Ouverte dans la durée

Accepte l'incertitude

Symbiose-synergie

Projet commun

Contrat

Fondé sur le règlement

Réduit la méfiance

Durée fixée

Réduit l'incertitude

Intérêt des parties

Définit un but, un objectif

2. Quelles situations d'alliance peuvent être porteuses ?

Premier exemple d'alliance : New-Chem (sept à huit personnes).

C'est un regroupement de quelques collègues après un licenciement :

- Des personnes autonomes, mais avec un intérêt commun : partage d'expérience et de savoir.
- Face à leur dispersion internationale (France/Autriche ; Tchèque/Hollandais/ Italien...), elles utilisent la communication par Intranet.
- Trois ou quatre réunions annuelles communes.
- Même esprit pour tous : la franchise.
- Nécessité de coopération avec les autres avant de jouer solo !
- Frictions si tous ne jouent pas dans la même équipe : il y a eu des évictions du système !

La germination du projet a pris deux, trois ans, autour de projets de BTP et ciment : recherche de développement durable par l'innovation. On applique le principe de subsidiarité, avec un intérêt, dans la vie professionnelle, en recherche et développement (ex : réduction de la quantité de ciment). Il y a donc une véritable coopération économique.

On vise la création de nouvelles valeurs pour un nouveau groupe après un échec. Cependant, l'alliance trouve sa limite dans la non motivation de quelques-uns s'ils essaient de tirer à eux la couverture.

Malgré tout, un nouvel élan est possible par l'intégration de membres ayant les mêmes valeurs, la création d'une synergie, l'essai de régler les conflits à l'amiable, le lancement de nouveaux produits.

Deuxième exemple d'alliance : BMW.

C'est une association d'indépendants réunis dans une SARL avec des valeurs communes, sept personnes ayant diverses fonctions (recrutement/formation/outplacement).

- Primauté de l'homme : avant intégration, rencontre avec les anciens pour savoir si les valeurs sont bien partagées.
- Chacun est indépendant au niveau de son travail, avec mise en commun du secrétariat.
- Société de moyens, partage des frais.
- Accès au savoir des autres : réunion hebdomadaire, plus une demi-journée mensuelle.
- Le modèle tient par l'échange, par la valeur des anciens.
- Y a-t-il pérennité et faut-il la rechercher absolument si la valeur tombe ?
- Les conflits existent mais se résolvent par l'échange.
- Il a fallu nommer un chef !
- Pour la démarche client, la valeur intervient aussi : valeur humaine explicitée par rapport à d'autres concurrents qui ne considèrent que la rentabilité.
- Mais il y a fixation de tarifs minimaux, pour éviter toute confusion.

Troisième exemple d'alliance: comité Gand/Lille.

Pas de statuts. Quelques responsables d'entreprises de la région constituent un collectif de développeurs d'idées, qui se réunissent en séance plénière non formelle tous les deux mois. A priori, tout le monde peut venir. Il n'y a aucun rapport, pas de secrétaire...

- Il existe des sous-groupes de réflexion.
- Quatre réunions plénières à Entreprises et Cités et deux externalisées (Lens, Béthune).
- Beaucoup d'idées sortent de ce club, certaines retentissantes comme Lille capitale culturelle 2004, ou Lille ville olympique.
- Objectif également: mettre en avant la créativité de la ville de Lille, on peut citer Créatif valley, Autrement dit.
- Projet: exposition internationale en 2012?
- L'idée première est reprise ensuite par les acteurs politiques et économiques pour la mettre au jour.
- On peut définir ce comité comme un incubateur d'idées. La seule reconnaissance: qu'elles soient reprises pour être réalisées!
- C'est une communauté de projets: alliance sans contrat (à comparer aux cercles maçonniques, au Lyon's club, etc., quoiqu'ils aient des statuts et une organisation hiérarchique).

3. Analyse sociale

La problématique du développement durable date de la fin des années 1980. La question posée est: puisqu'il y a rupture et que le système actuel pose problème, quelle voie prendre?

Rupture: les années 1973-1977, peu après ce qu'on nommait les Trente Glorieuses (1950-1980), dont les éléments marquants étaient:

- peu de concurrence;
- solidarité (vie de quartier);
- société plus structurée;
- les valeurs s'affichent.

La valeur de l'homme était mal définie: il fallait produire!

Les chocs: le drame du chômage, entre 1975 et 1990, frappe surtout les gens qui ont peu de formation. Après 1990, les cadres sont marqués aussi, avec un côté peut-être plus dramatique: on a tendance à penser que l'élite même est frappée (après avoir appris: "*Faites des études, vous aurez moins de problèmes*"). En 1992, dans le Nord, le nombre de cadres au chômage augmente de 70 %.

En même temps, on voit se développer:

- les problèmes de l'urbanisation;

- la désolidarisation, manque de lien social dans les quartiers, moins de relations de voisinage;
- la concurrence globale (avant elle était locale) avec des entreprises ayant des moyens démesurés par rapport aux petites par l'utilisation massive des ressources énergétiques et humaines et du temps: pression sur l'homme de plus en plus forte dans ce contexte concurrentiel (faire des économies partout: énergie, effectifs...). On peut dire que tout ce qui précède n'est pas durable: croissance en baisse, ressources en baisse, pression sur l'homme en hausse, rentabilité en hausse.
- Le développement durable n'est pas uniquement environnemental, mais comporte un aspect social, un aspect de rentabilité, une chance peut-être pour le système dit "capitaliste" de rompre avec ce qui existe pour perdurer...
- Mais on remarque aussi à juste titre que de ces brisures de solidarité émerge un tissu associatif de plus en plus important.

En conclusion :

- Les technocrates prennent-ils en compte l'homme?
- Nouvelle valeur: faire participer le citoyen (conseils de quartier), retranscription au niveau municipal, conseil de développement.
- Dissocier la valeur de l'individu de l'individualisme.
- Définir de nouveaux indicateurs prenant en compte de nouvelles valeurs pour le développement durable:
 - civisme;
 - solidarité (solidarité intergénérationnelle);
 - alliance: sa place, besoin de combler quelque chose, volonté d'œuvrer à un monde meilleur: réduire l'insécurité, mieux utiliser les ressources, quelles qu'elles soient;
 - Refus de la fatalité;
 - Recherche de fraternité;
 - Accepter une limite (positiver la limite obtenue).

Atelier 2

Quels nouveaux styles de vie réinventer en entreprise ?

Quels critères d'évaluation ?

1. Suite à la conférence de Mme Lasida, est reprise la citation de Merleau-Ponty: *“Tout style est la mise en forme des éléments du monde qui permettent d'orienter celui-ci vers l'essentiel.”*

Chacun a réagi sur la question: qu'est-ce que l'essentiel pour vous?

La croissance tout d'abord, mais pas simplement limitée à l'aspect matériel. Toute la collectivité doit être orientée vers la satisfaction de ses besoins premiers.

Il s'agit aussi de servir à quelque chose, d'être soi-même un élément de la construction du monde dans la vie de tous les jours, dans sa mission, son métier.

Donner un sens à sa vie et à sa présence sur terre (être fidèle à soi-même, être en quête de sens), contribuer à aider les autres, à les orienter en fonction de leurs aspirations.

Faire projet ensemble, accepter la diversité.

L'essentiel, c'est l'homme dans toute sa dimension: en tant que salarié, fournisseur, client, actionnaire, à savoir toutes les parties prenantes de l'entreprise. Il serait intéressant de revoir la conception de la relation de l'homme à l'entreprise pour une entreprise au service de l'homme.

2. Echanges sur la finalité de l'entreprise

Pour certains, elle doit être au service de l'homme, et pas seulement des salariés, pour le confort, le bien-être, pour répondre aux besoins de toutes natures de l'homme.

Pour d'autres, elle est d'abord au service des actionnaires et doit être rentable sous peine de voir ces derniers se retirer. De là dépend sa survie.

Nous évoquons la confusion entre finalité et moyens. Les moyens (l'argent, l'investissement, la production) sont au service de la finalité (qui serait de contribuer à satisfaire les besoins des hommes).

Mais la satisfaction des besoins est biaisée par le fait que le système économique crée sans cesse de nouveaux besoins pour alimenter lui-même la production de réponses aux besoins.

Avec le développement des services à la personne, de nouveaux besoins apparaissent qui ne sont pas matériels...

Dans ce contexte quels critères d'évaluation pouvons-nous trouver? Comment trouver une nouvelle forme de croissance en entreprise?

A partir d'exemples concrets, on peut examiner quels sont déjà, aujourd'hui, les points qui concourent à ces nouveaux styles de vie.

3. Sont évoqués:

3.1. Une nouvelle approche de la relation avec les client(e)s dans une entreprise

de vente à distance: comment mesurer la satisfaction des client(e)s?

Les études habituelles consistaient à mesurer la qualité des processus internes de l'entreprise: prise de commande, logistique, livraison, etc.

Une nouvelle approche émerge, centrée sur le ressenti du (de la) client(e), en essayant de se mettre à la place du (de la) client(e), face à divers modes de distribution: VAD, hypermarchés, surfaces spécialisées, etc.

Pour l'entreprise, c'est une démarche davantage décentrée d'elle-même. Il s'agit d'inviter les salariés à la créativité pour intégrer ce nouveau mode de pensée; d'expérimenter, de chercher collectivement et individuellement. Il s'agit aussi d'être mieux à l'écoute les uns des autres: clients, salariés, fournisseurs... On rejoint ainsi certains thèmes du développement durable.

L'intérêt et l'importance de l'exemple cité sont réels. Mais ce thème n'est-il pas à la limite de la thématique choisie (le développement durable proprement dit)?

3.2. Le débat s'élargit à la place de l'économie et de la finance dans la gouvernance et les objectifs de l'entreprise.

Pourquoi le monde du travail est-il autant dominé par les financiers et les actionnaires? Comment faire autrement, dans une vision davantage à long terme? Car au fil des rachats successifs par des fonds de pension, l'entreprise finit par ne plus avoir aucune valeur de revente!

Or, l'entreprise est à envisager comme un patrimoine collectif, où se pose la question du partage du profit, notamment entre l'investissement, le développement de l'activité et les salariés.

Les jeunes peuvent avoir le sentiment de payer leur entrée dans la société, la vie active, au prix fort. La course à l'argent ne fait pas une société durable.

3.3. Initiatives de l'association Alliances

Afin de promouvoir les actions des entreprises dans le domaine du développement durable – respecter l'environnement, mettre l'homme au cœur de la société –, il s'agit de recenser, distinguer et mieux faire connaître de bonnes pratiques et des actions citoyennes.

Le forum mondial a mis l'accent sur la promotion de la diversité et de l'égalité des chances: accueil des personnes handicapées, situations des femmes, diversité, lutte contre les ségrégations...

De nouvelles méthodes de notation des entreprises voient le jour: elles ne reposent plus seulement sur des critères financiers. Exemples: diagnostic VIGEO, Equitics (méthode Alliances, avec six domaines), CJDES (neuf critères).

3.4. Initiative Iris pour la formation à l'accueil, l'intégration de jeunes diplômés originaires du Maghreb, d'Irak: encore une initiative en faveur de la diversité. Sont abordés: l'analyse du parcours, le CV, comment faire apparaître leurs atouts et leur savoir-faire, leurs réalisations? Ils déterminent un projet professionnel. Puis engagent une action-réseau vers les entreprises. On observe 70 % de taux de

réussite dans le placement. Des portes s'ouvrent. Cela crée un élan collectif, un effet de groupe, une évolution des comportements: deux d'entre eux ont créé une association.

On agit concrètement sur les registres de la diversité, de l'intégration, de l'égalité des chances. Ils sont amenés à mieux savoir parler de leur culture, de leur originalité et de leurs spécificités, sur le mode d'un apport qui a sa place aujourd'hui et qui a vocation à être de mieux en mieux reconnu et pris en compte. A noter enfin que la croissance économique et les emplois proviennent en majorité des services (2/3) plutôt que de la production (1/3).

3.5. Participation à un programme Egalité des chances à l'université scientifique Lille I: les étudiants étrangers ont des difficultés à passer la porte de l'entreprise, même pour des stages. Des journées d'accompagnement sont organisées: ils reprennent confiance et se libèrent de schémas culturels figés. Exemple d'un étudiant qui a su exprimer sa triple culture: arabe, berbère et française; ils expriment ainsi leur singularité. Leur différence devient leur richesse, ils se consolident et affichent leur identité.

– Exemple d'un trio porteur d'un projet de création d'entreprise, candidat à Nord Entreprendre: ex-salariés d'un groupe minéralier, au service achats, ils ont constaté des problèmes d'organisation (achats mal anticipés, effectués à contretemps). Ils ont proposé des améliorations chiffrées à leur employeur (gain de 1 M d'euros démontré) et n'ont pas été entendus. C'est ainsi qu'ils se sont tournés vers la création d'entreprise, ensemble, pour proposer des services et conseils en achats industriels aux PME, PMI. Le trio s'est constitué et rassemblé autour de valeurs partagées et s'est même séparé d'un collègue qui n'y accordait pas autant d'importance: honnêteté en affaires, équilibre vie professionnelle/vie privée, égalité totale du nombre de parts, transparence dans les apports d'affaires... Si leur concept se développe, ils préféreraient l'essaimage du même concept dans d'autres régions plutôt que la création de filiales ou d'agences.

La question des critères est centrale: faire en sorte que les critères prennent en compte le développement durable et pas seulement l'économie et la finance. Cela permet d'élargir la réflexion, et d'entraîner le système vers une meilleure prise en compte du développement durable. Il ne reposerait plus seulement sur la bonne volonté et/ou sur les convictions personnelles des responsables ou des acteurs individuels.

On observe de nombreuses initiatives, dans différents domaines; les faire connaître et les répliquer c'est bien, obtenir des résultats chiffrés analogues en les élargissant à d'autres domaines ou d'autres secteurs, c'est encore mieux. L'idée est de provoquer une attirance naturelle vers les actions citoyennes et le développement durable.

Les critères doivent être vérifiables dans la durée, tenir dans le temps, de sorte qu'ils ne soient pas balayés par la mode suivante, pour aller dans le sens du dé-

veloppement durable. Il faut lutter contre la pression du court terme, trouver un nouveau rapport au temps (pour l'entreprise, et au-delà).

3.6. C'est ce qui s'est dégagé du bilan sociétal (RSE) de l'entreprise l'Artésienne dans un document diffusé depuis. Cette action s'est inscrite dans un projet stratégique face à des évolutions nécessaires vers de nouveaux métiers de services. Au départ, s'était engagée une réflexion sur les critères définis en fonction des valeurs. C'est l'inverse du schéma implicite retenu le plus souvent : en vue d'une action citoyenne, quelle valeur est recherchée ? Il s'agit d'identifier la visée et le projet de départ – *“d'où est-ce venu ?”* –, le besoin, la source, les raisons du choix. Et comment mesurer l'impact : quels indicateurs évoluent ?

L'expérience a été lancée fin 2002 à partir du plan stratégique de cette PME de soixante personnes (imprimerie).

- Première phase : examen approfondi de nos valeurs, notre vocation, nos envies.
- Puis, bilan sociétal avec les différentes parties prenantes. Contact avait été pris avec la Drire pour obtenir un financement : le bilan sociétal n'était pas alors pris en compte, mais seulement l'analyse stratégique et le bilan financier.

Avec l'aide d'experts extérieurs, on a utilisé le modèle de performance globale du CJD : un panel de questions a été remis aux fournisseurs, salariés, administrateurs, clients, des questions précises et matricielles. Les mesures et divergences rendent visibles des problèmes concrets :

- Impact négatif sur l'environnement ; l'entreprise se reconnaît en retard sur ce point. Elle n'y est *“pas assez éveillée”*.

- Cela a dynamisé des actions sur ce volet : être excellent là aussi. Cela a généré des changements de comportements.

- Problème de style de management, de gestion. Malgré un statut de Scop (société coopérative), les salariés n'ont pas de visibilité sur la stratégie, les décisions : en pratique, ils ont délégué le management de l'entreprise aux dirigeants, sans contrôle ni visibilité directe ensuite.

- Challenge de productivité : comment moderniser sans exclure, face aux évolutions technologiques prévisibles ? Comment s'adapter ?

L'exercice 2002 s'était révélé économiquement très bon, avec le risque de repli sur soi, de manque d'anticipation, et la question : comment maintenir un critère (une valeur) de sauvegarde de l'emploi ?

Rappel de l'apparition du bilan sociétal :

Le Centre des jeunes dirigeants et acteurs de l'économie sociale (CJDES) se veut le poil à gratter du système d'évaluation habituel. En 1995, se pose la question du rôle du chef d'entreprise et d'une approche différente de son rôle. D'où l'idée de la nécessité d'un outil : celui du bilan sociétal. Il ne s'agit à ce moment-là que des entreprises de l'économie sociale, l'objectif est d'établir des critères autres que

ceux utilisés habituellement pour mesurer l'efficacité et la valeur ajoutée de l'homme dans l'entreprise.

En 1995, au cours de l'université d'été du CJDES, un premier tronc commun est établi, mais rien n'est formalisé encore. Un groupe de travail se met en place, qui travaille plusieurs années, et en 2001, le bilan sociétal est prêt. C'est un outil qui doit évoluer, il faudra des années pour arriver à quelque chose de complètement défini...

Cet outil est alors utilisé par quelques cabinets de conseil (cinq habilités). Aujourd'hui, il semble qu'il n'est pas spécifique aux sociétés de l'économie sociale. Par contre, est abandonnée l'ambition d'avoir un outil donnant du mesurable.

4. L'origine de la démarche de l'Artésienne

A la suite des travaux du CJDES, le dirigeant de l'imprimerie l'Artésienne (Scop, société coopérative ouvrière de production) propose à l'équipe de direction, dans le cadre du plan stratégique 2002-2003, d'ajouter aux outils existants le bilan sociétal. Il y a donc un bouquet de quatre outils pour la mise en place de la stratégie :

- bilan sociétal ;
- bilan interne (autoadministré) ;
- bilan économique (Geode de la Banque de France) qui a une approche de type bench marking ;
- analyse marketing (*Swot : strengths, weaknesses, opportunities and threats*).

4.1. La décision

La première étape a été de convaincre l'équipe de direction. Il y avait en effet deux freins : nouveauté et interrogation sur l'efficacité. Parallèlement, une demande de prise en charge partielle des coûts est faite à la Drire, qui commence alors à être à l'écoute des problèmes liés au développement durable. Elle adhère au projet, ce qui donne une reconnaissance à la démarche et finit de convaincre l'équipe de direction. La démarche est confiée à un organisme extérieur.

4.2. La démarche

Il s'agit de consulter l'ensemble des partenaires de l'entreprise : clients, fournisseurs, salariés, conseil d'administration. On constitue des groupes de travail homogènes avec ces partenaires, auxquels sont posées un certain nombre de questions réparties sur neuf domaines :

- produits, services et relations clients ;
- gestion économique ;
- anticipation, innovation, prospective ;
- organisation du travail et de la production ;
- gestion des ressources humaines ;
- acteurs internes de l'entreprise ;
- environnement humain, social et institutionnel ;

- environnement biophysique ;
- finalités, valeurs.

Ces questions sont classées suivant des critères et des indicateurs pertinents permettant une appréciation dans chacun des domaines. Les quinze critères sont :

- activité ;
- citoyenneté et participation internes ;
- citoyenneté externe ;
- compétitivité ;
- convivialité ;
- créativité et esthétique ;
- efficacité et efficience ;
- employabilité et développement des compétences ;
- éthique ;
- précaution et prévention ;
- satisfaction ;
- sécurité/santé ;
- solidarité ;
- utilité sociale et collective ;
- viabilité.

On répartit 450 questions à poser respectivement à l'un ou l'autre des groupes de travail homogènes. Par exemple, les clients n'ont que quarante questions. L'analyse des réponses permet de positionner l'entreprise telle qu'elle est perçue par les différentes catégories. Par exemple, pour la formation, la perception des salariés et celle du conseil d'administration sont différentes.

Les questions ont été établies par le cabinet conseil extérieur qui assure la récolte des réponses.

L'accueil a été bon, notamment auprès des clients (ce qui était une crainte). Le personnel a participé à hauteur de 50 % (ce qui est une déception).

4.3. Le bilan

Le sentiment est que cela a été long et lourd, principalement en raison du manque de préparation du consultant. Les deux points marquants mis en évidence ont été les suivants :

- la société n'est pas opérante dans le domaine du développement durable. Cette constatation a été le point de départ de la réflexion de la société sur ce sujet ;
- sur le style de management, le conseil d'administration est légitime pour agir, mais on lui reproche une insuffisante descente de l'information vers la base (alors que le sentiment du CA est qu'elle est bonne). Ceci a été une prise de conscience importante.

On a regretté de ne pas avoir plus de chiffres et de données comparatives. Par contre, l'apparition de nouveaux critères, comme le développement durable ou le rôle social de l'entreprise, est intéressante. La diffusion des résultats a fait l'objet

d'une manifestation en interne avec les personnes ayant participé. Un document de communication vers l'extérieur a aussi été établi, montrant l'implication de l'entreprise dans le développement durable. Surtout, cela a permis une cohésion dans l'entreprise autour du plan stratégique. Cette cohésion s'est particulièrement fait sentir lorsque, quelques années plus tard, l'entreprise a eu une passe difficile. Mais tout n'a pas été exploité comme cela aurait pu l'être: problème de temps, etc.

4.4. Qu'est-ce qui se passe quand une entreprise commence à intégrer des critères autres qu'économiques et financiers? Qu'est-ce que cela a fait évoluer?

– *“Il y a beaucoup d'initiatives qui ont été prises, on a eu une démarche inductive.”*
Le compte-rendu sur l'Artésienne n'est-il pas un peu négatif à l'égard des évolutions générées? Que peut-on inventer dans l'entreprise pour évoluer? Qu'est-ce que cela demande comme engagement(s)? Qu'est-ce que cela implique ensuite? Qu'est-ce qui s'est développé les deux années suivantes?

– *“On aurait pu aller plus loin, mais cela a été positif quand même; on a été en avance”; “Il y a des outils pour penser l'entreprise autrement...”*

– *“Ma première déception: un plan d'actions qui n'a pas été assez précis.”*

– *“Ce qui a été mis en place: il n'y a pas eu de suivi, mais des actions ont été mises en place...: un bâtiment est actuellement en construction aux normes HQE; une réunion mensuelle sur la marche de l'entreprise existe aujourd'hui.”*

– *“Une conséquence: on s'est dit «Il n'y a pas de raison de mettre nos valeurs sous le boisseau»; il y a donc eu une communication sur nos valeurs, mais en 1999, marche arrière, les valeurs n'intéressent pas les gens... On a rechangé la communication avec l'accord des associés.”*

– *“Quand un licenciement a été fait deux ans plus tard, certaines choses ont été bien faites.”*

5. Qu'est-ce qu'on entend par valeurs? Peut-on nommer quelques valeurs?
“Par rapport au mode de gouvernance: l'implication des gens dans la prise de décision, cela a marqué. La prise en compte de l'environnement se fait aujourd'hui, cela s'est prolongé, c'est donc positif.”

5.1. Domaine par domaine...

– La gestion des ressources humaines (l'entreprise compte soixante personnes):
“Ne pas être fermés sur nous-mêmes, l'ouverture au monde extérieur s'est faite. Travailler avec d'autres entreprises à l'extérieur pour accélérer les changements, favoriser les échanges avec l'extérieur, c'était un point important.”

“Un autre exemple: l'accord de participation représente 10 000 euros par personne salariée, la moitié de cette somme est laissée dans l'entreprise en titres participatifs pour le développement de l'entreprise: blocage des fonds pendant dix ans, cela représente 250 000 euros, cette somme est totalement dégelée pour l'entreprise.”

“Quand il y a eu des licenciements, dix personnes licenciées, six départs consentis, la

sécurité financière de l'entreprise a permis de faire les choses proprement."

– Par rapport au bilan sociétal :

"Dans la démarche globale de l'entreprise, il y a eu un manque de méthode..."

"Vis-à-vis de la transparence des salaires: ils ne sont pas affichés, il faut qu'il y ait une certaine discrétion, il y a un écart de 1 à 4 du plus fort au plus faible."

"On a mis en place un système d'entretien annuel avec les employés, qui n'était absolument pas pratiqué auparavant."

– Par rapport aux enseignements :

"On ne ferait pas la même chose; on reprendrait le même outil; Lucie a simplifié le questionnaire; le plan d'actions est à travailler, il faut y être attentif..."

"Comparer des entreprises est souhaitable pour créer une émulation."

– La démarche qualité :

"Cela a validé aussi la démarche déjà commencée; la démarche qualité avait été entamée dans les années 98-99, où on a mis le client au cœur du dispositif, cela m'a aidé en gestion, pour ne pas se focaliser que sur nos propres problèmes..."

5.2. Y a-t-il des indicateurs de développement durable?

Il faut quantifier les résultats à l'année (en référence au budget); il faut chercher des indicateurs à l'année, des outils de mesure, et regarder la volonté de développement durable. Chez Vigéo (Lucie), il y a une graduation de l'engagement : niveau 1, 2, et 3.

"Au début, je rêvais d'une labellisation, j'ai retourné ma veste... Ce sont les gens qui m'ont donné leur réponse, je suis plus intéressé par le comportement des personnels dans l'entreprise..." Est-ce qu'on se donne une optique de développement durable?

C'est la question centrale!

– Le principe de précaution par rapport aux contraintes sanitaires, aux OGM, etc. :

"Des contraintes nouvelles apparaissent régulièrement; l'échelle de mesure sera remise en cause sans cesse..."

"Mon successeur a eu récemment un grave accident de santé, l'encadrement et l'entreprise se sont mobilisés, l'entreprise est durable aujourd'hui..."

– La plus-value de la dynamique: c'est la dynamique qui met en route, l'outil est une boussole, elle donne une direction, cela pointe les problèmes.

5.3. Quelles sont les valeurs dans les statuts, dans le préambule?

– Faire un bilan sociétal pour mesurer quoi? En 2002, mesure des engagements stratégiques: *"L'analyse classique du cabinet de consultants n'est pas satisfaisante, il fallait quelque chose d'autre. Fin 2002, tout était rose selon les critères classiques (financiers notamment) et, pourtant, je souhaitais de nouveaux élans et défis; le succès économique peut mener à l'impasse sociétale..."*

– Une question par rapport à la coopérative: la fluidité, l'aspect volage du capital, c'est une question. Le problème du verrouillage du capital, une responsabilité sociétale?

- La formation dans le capital humain, l'employabilité, doit créer des conditions durables; le projet des 35 heures a fait réfléchir sur le partage du temps de travail.
- On reste beaucoup dans l'outil, pas assez sur les finalités. Il y a plusieurs finalités possibles; peut-on inventer des systèmes qui ne reposent pas sur des hommes?
- La notion de pérennité de l'entreprise est importante.

6. Analyse sociale

6.1. Quels nouveaux styles de vie en entreprise, quels critères d'évaluation?

Placer l'homme au centre des préoccupations, c'est encore plus vrai dans l'entreprise, c'est l'enjeu pour les vingt à trente prochaines années.

Retour sur le début du XX^e siècle:

- Principe de Taylor, mis en œuvre par Ford: augmentation de la productivité, meilleure efficacité du travail, meilleure façon d'utiliser la force physique;
- Années 1930: remise en cause par Elton Mayo, mais le système a perduré, une majorité d'individus peut accéder à un maximum de richesses.
- Croissance intensive durant les Trente Glorieuses: la crise économique ne remet pas en cause ce système de production; loi sur la participation, rapport Sudreau, bilan social.
- Début des années 1970: les ressources humaines font l'objet d'une fonction administrative.

Est-ce que cela a changé depuis vingt-cinq ans?

Il y a eu une évolution des relations sociales dans l'entreprise: une première remise en cause du système fordiste, c'est le système japonais; puis le plan PDCA (Plan do check act), créé aux Etats-Unis; apparition des cercles de qualité; la Silicon valley, suppression de certains rapports hiérarchiques: on s'intéresse à l'individu, on a une approche plus qualitative.

6.2. Et le concept de développement durable dans l'entreprise? Comment l'intégrer dans l'entreprise en plaçant l'homme au centre?...

Quelles démarches? D'abord l'efficacité économique dans un contexte fortement concurrentiel. En perdant de la sécurité, la situation est devenue précaire, la pression est plus forte sur l'individu (stress, démotivation, suicides, dépressions, précarité de l'emploi...); la recherche de la performance a fait augmenter le chômage des quinquas, par exemple...

La prudence environnementale: souvent les entreprises entendent par développement durable la prise en compte de l'aspect environnemental, les entreprises les plus innovantes ont anticipé cet élément (système *win-win*).

La meilleure gestion des ressources: a permis aussi une optimisation des coûts, elle a également permis d'afficher une meilleure image de marque de l'entreprise. L'équité sociale: pour une meilleure prise en compte des besoins humains, l'entreprise doit imaginer de nouvelles relations.

6.3. Le développement durable, c'est aussi la remise en cause d'une partie du système capitaliste, essentiellement du système capitaliste financier.

Le système capitaliste a encore de beaux jours devant lui, mais on remet en cause ses mauvais aspects, on cherche à penser en termes qualitatifs et moins en termes quantitatifs, à ne plus raisonner seulement en termes de CA, mais désormais aussi en satisfaction client(e) : la satisfaction des besoins du client devient plus importante.

Les modifications des styles de management :

L'exemple de la Scop est une expérience particulière. Des initiatives atypiques existent aussi dans des entreprises, qui se trouvent en marge.

Est-ce que les grandes entreprises peuvent évoluer ?

Rémi Souchon (3 Suisses) a travaillé sur les indicateurs de développement durable : les salariés se sont mis autour d'une table pour réfléchir ensemble.

D'autres entreprises s'engagent dans cette voie ; beaucoup d'entreprises ont un monsieur ou une madame développement durable, est-ce pour un effet de communication?... A la Caisse d'Épargne, la démarche de développement durable sera vraiment adoptée le jour où elle ne mutera plus ses salariés à plus de trente kilomètres de chez eux. A l'Université Catholique de Lille, il y a une sensibilisation au covoiturage, à des achats plus responsables.

Par rapport au bilan sociétal : il est la traduction méthodologique de l'évolution d'un certain état d'esprit, pour répondre au fait que l'entreprise a des relations avec son environnement au sens large. Aujourd'hui, les entreprises se rendent compte qu'elles ont un rôle social. Initiative d'Alliances, par exemple : volonté de recruter dans son environnement les personnes sans emploi, recrutement de gens de races différentes, vers une réconciliation du citoyen et de l'entreprise.

Autour de la formation, deux aspects :

– Le monde change, les individus doivent s'adapter, les entreprises forment leurs salariés pour qu'ils soient plus performants : améliorer le bien-être du salarié, c'est bon pour le salarié et aussi pour l'entreprise ;

– Le temps : sur une année, un cadre engagé passe une bonne partie de son temps dans l'entreprise, s'il y est plus à l'aise, s'il s'y sent bien, le salarié sera beaucoup plus productif.

Par rapport au monde de l'entreprise, le bilan sociétal essaie de capter des évolutions, des changements en cours ; comme dans une analyse de sang, si la vitesse de sédimentation bouge, cela indique quelque chose, il faudra faire des investigations complémentaires.

Quels types d'indicateurs sociaux ? Il va falloir inventer de nouveaux indicateurs concernant :

– l'information, qui doit circuler entre les niveaux hiérarchiques ;

– le cloisonnement hiérarchique ;

– l'accompagnement du moral des individus, par des entretiens en profondeur, par des groupes de parole.

Les indicateurs doivent être facilement calculables, significatifs, appropriables par tout le monde.

Dans le cas étudié, est-ce que les indicateurs étaient suffisamment captés?

La pression extérieure devient plus forte sur les entreprises pour la prise en compte du développement durable dans leur stratégie.

Le niveau d'exigence par rapport au développement durable est une attitude très occidentale; qu'en est-il dans d'autres continents, régions?

Le poids de l'image est important: on n'oubliera pas de sitôt le 11 Septembre, le Tsunami, dont on a vu les images à la télé. On voit en direct, le réel se confond avec l'imaginaire.

L'entreprise fait de réels efforts pour s'améliorer dans son rôle social. Mais l'externalisation lui sert à évacuer le traitement de certains problèmes: va-t-on aller polluer en Chine?...

Pourquoi a-t-on besoin de ces indicateurs?

- outil de production et aspects humains;
- taux de disponibilité de la machine;
- cycle de production;
- retards clients.

Où sont l'œuf et la poule?

Le vrai défi pour Helena Lasida, c'est de faire projet ensemble...

Rappel: le style de management est important; respecter les droits fondamentaux de la personne; la sphère de développement durable est plus vaste, plus large que le développement économique.

6.4. Propositions autour des nouveaux styles de vie

- développer la responsabilité de chacun;
 - développer la coopération plutôt que la compétition;
 - développer la coopération avec l'extérieur, avec les fournisseurs, les tiers (notion d'alliance);
 - la solidarité dans l'entreprise, le souci de l'impact, l'impact sur l'autre (se sentir solidaire de l'autre);
 - le bien-être, le confort des salariés dans l'entreprise, l'harmonie, l'équilibre;
 - répondre de ses actes: ces nouveaux styles de vie ne sont pas contradictoires avec l'efficacité demandée à l'entreprise (vis-à-vis des clients, salariés, fournisseurs).
- Les indicateurs doivent mesurer les évolutions.

Conclusions en partant d'un cas:

- quelles valeurs de base peuvent être associées au développement durable dans l'entreprise?;
- un outil de diagnostic, faire émerger les domaines;
- des engagements à prendre, des comportements, avec des moyens concrets de mesure.

L'idée de progression dans le développement durable est très importante; à la base, il faut une volonté...

7. Approche chrétienne

7.1. On est parti de:

- la machine n’attend pas: indicateur taux de rendement;
- le produit n’attend pas: les cycles;
- le client n’attend pas: délai de livraison.

Aujourd’hui, on en serait peut-être à “l’homme n’attend pas”? Quels seraient les indicateurs?

Il s’agit de passer de l’homme-ressource, force de travail, à l’homme-valeur. Comment l’entreprise prend-elle en compte la valeur de l’homme? Nous constatons que nous ne sommes pas bien au clair sur la notion de performance et d’efficacité. Il faut aussi remettre l’argent à sa place de moyen, au service d’un projet de pérennité.

7.2. Quelques interrogations

– Le projet de l’entreprise:

Les sept axes de l’outil Lucie, qui se recoupent avec d’autres (CJD, APES...): sous quel chapeau met-on tout cela? A quoi cela sert-il? Cela sert quoi? Qu’est-ce qui en fait l’unité? Qu’est-ce qu’un projet d’entreprise? Est-on tout à fait au clair sur ce qu’on recherche? Qu’est-ce qu’il y a derrière le projet économique de chaque entreprise? Avant tout, une histoire, une aventure humaine...

– Sans raison sociale, l’entreprise n’existe pas légalement au regard de la société. La raison sociale exprime le service rendu à la société. L’entreprise se fait confier un mandat social par la société. Il y a une responsabilité sociale affichée. Beaucoup d’entreprises ont perdu leur objet social, leur projet social. Dans le triangle économie-environnement-social, c’est le social qui est premier, pas d’existence sans cela.

– La pérennité, c’est quoi? (à propos du groupe Bayard Presse: à défaut de pouvoir garantir la sécurité, on garantit la pérennité des décisions, on travaille à 10 ans). On ne renie pas sa vocation, on ne change pas de cap quand on a pris une décision. Tous les jeunes qui se forment à l’humanitaire, au développement durable, c’est un indicateur qu’ils ne trouvent plus de sens dans l’entreprise. C’est donc que le projet social de l’entreprise n’est plus identifié...

– Le temps. Le défi: réinscrire les gens dans une durée. Pour porter un projet, il faut de la patience, agir dans la durée. L’enjeu du développement durable, c’est d’inscrire notre action dans la durée. C’est notre rapport au temps qui se joue, en résistance à un monde qui vit dans la précipitation. C’est l’espérance de jours meilleurs. Il y a une écologie du temps à retrouver.

Ce qui différencie l’alliance et le contrat, c’est la temporalité. Le contrat peut être rompu, l’alliance s’inscrit dans la temporalité. L’homme a besoin de durabilité pour retrouver du sens. Nous sommes en train de (re)découvrir ce que nous avons

perdu, dans un monde en recherche qui exprime son angoisse, vit dans l'urgence et s'y complait.

– La performance: nous sommes dans l'injonction d'être performants et on est forcément déçu. Cette injonction nous précipite dans l'immédiat. Que met-on derrière la performance? Qu'est-ce qui fait que nous croyons que nous devons être performants? De nos jours, les jeunes croient que le but de l'entreprise est de faire de l'argent. Ils l'ont tellement intégré que leur patron n'a même plus à le leur dire: ils ont intégré ses objectifs.

– Le défi du développement durable: identifier la nature du produit, qu'il serve la société. On devrait être capable de décliner le service social de chaque produit. La finalité externe a un impact sur la finalité interne. Aujourd'hui, tout ce qui est produit a-t-il une utilité sociale? La valeur de ce qu'on fait donne sens... L'utilité est la raison sociale de l'entreprise. Le développement durable (repères pour des styles de vie à inventer), une éthique de la personne morale? Créer, rendre notre monde plus habitable, ce n'est pas seulement produire, mais aménager un espace qui soit le nôtre et permettre d'habiter notre espace dans la durée; réaménager, réparer.

Durabilité n'est pas immutabilité, permanence, mais plutôt continuité des objectifs, conformité aux orientations fondamentales, travail à long terme, même s'il est nécessaire de s'adapter aux évolutions de l'environnement économique... Une entreprise qui ne fait pas du neuf n'est pas créatrice.

– L'espace: il n'y a pas de développement durable sans rapport à l'espace. Si l'on veut trouver du plaisir à travailler, il faut faire de la place pour autre chose, les rites, la fête, l'amusement, créer des formes pour habiter ensemble le temps et l'espace. Comment allons-nous faire pour réinventer de nouvelles façons d'habiter l'espace et le temps?... Ce sera difficile si nous sommes sous la pression du cycle infernal production/consommation/destruction! On ne pourra pas le faire si on ne prend pas le temps. Ce n'est pas encore perçu. L'homme est un être de séjour qui a besoin d'un lieu pour vivre. C'est le seul être à habiter son espace (les animaux n'habitent pas). Il ne peut habiter son lieu que s'il en a le temps.

Le monde n'est pas seulement une réserve de matières premières. On ne peut pas voir le développement durable uniquement comme cela. Ce qui est véritablement à craindre, c'est qu'on n'ait plus de lieu à habiter. L'espace que nous habitons est le lieu de notre salut.

Quelque chose de notre relation à Dieu sera blessé si notre relation à la nature est saccagée. La nature qui nous était offerte est en résistance, la nature est elle-même en attente du salut; aux derniers temps, la nature qui est blessée sera réconciliée... Le monde de l'entreprise a aussi pour charge de nous assurer ce lieu de séjour et celui des générations suivantes...

Atelier 3

Quels nouveaux styles de vie au sein de la société ?

Quels critères d'évaluation ?

Première partie : Notre style de vie occidental a montré ses limites

1. Bilan économique et social

1.1. Rappel historique

La période 1945-1973 dite des Trente Glorieuses a été marquée par :

- l'avènement dans nos sociétés occidentales de la consommation de masse et d'un grand nombre de biens d'équipement, notamment la voiture, symbole majeur de ce développement, mais aussi l'amélioration significative de l'habitat (sanitaires, salle de bain, chauffage), jusqu'en dehors des villes ;
- l'absence de chômage car, avec ou sans diplôme, on avait accès assez facilement à un emploi et à la promotion sociale ;
- une certaine insouciance de la population ;
- l'entraide fonctionnait bien, bref, la société était heureuse...

Si Mai 68 marque les premiers signes d'une certaine remise en cause de ce modèle de société, ce n'est qu'à partir de 1972 (rapport Sudreau) qu'on commence réellement à parler d'une profonde remise en cause nécessaire, avec la disparition programmée des réserves pétrolières (à l'horizon 2012), l'accroissement fort de la population mondiale (15 milliards d'individus à terme) et l'apparition d'une pollution massive. D'où l'apparition des premiers programmes environnementaux et des émissions télévisées telles que *La France défigurée*. A cette époque, on imaginait un futur avec d'immenses mégapoles, une très forte atteinte à l'environnement et la destruction massive du patrimoine historique.

De 1973 à nos jours, la crise : si les premiers signes d'essoufflement arrivent dès 1970, la remise en cause devient plus nette à partir de 1990 avec l'apparition des dysfonctionnements du système capitaliste. La croissance économique reste molle (et le restera durablement), mais se poursuit sur le même modèle (automobile et urbanisme notamment). On parle de grands pôles urbains.

Dans les années 1970, on a une approche très technocratique de la société, mais les prévisions sont erronées, la gestion en est médiocre et la formation des élites très stéréotypée. La crise économique met en évidence les effets négatifs du modèle économique en termes humains, sociaux et environnementaux.

1.2. Les questions humaines et sociales

- Le chômage avec pour conséquences : l'exclusion et la précarité.
- Le cloisonnement entre catégories sociales, l'accroissement du sentiment d'insécurité.
- La perte d'une certaine morale.
- L'accroissement de la concurrence, de la productivité et de la pression.
- Les problèmes de démographie, le financement des retraites et de la santé.

- Les atteintes à l'écosystème, conséquence de l'urbanisme, de l'encombrement, de la surconsommation.
- La faillite de l'enseignement (9,5 % des 16-18 ans ne maîtrisent pas la lecture et le calcul).
- Par ailleurs, les pays émergents (Chine, Inde, Brésil) sont en train de connaître une croissance à deux chiffres. De quel droit pourrions-nous leur demander de ne pas arriver à notre niveau ?
- La notion de besoin est très différente selon les pays ou continents, donc un modèle unique n'est pas possible.

- Si, chez nous, le modèle basé sur les principes classiques – travaille et consomme et marie-toi, achète une maison et fais des enfants – est remis en cause, quoi pour prendre le relais ?
- Les contre-pouvoirs se développent (ONG par exemple).
- Le modèle des pays nordiques nous semble plus pertinent.
- Dans tous les cas, il faut investir dans les services à la personne.

1.3. Les questions économiques et financières

- L'image de l'entreprise est dévoyée par les grands groupes internationaux qui ne raisonnent qu'en termes de rentabilité à court terme, au prix d'un coût social de plus en plus lourd. Dans le domaine environnemental, ils ont consenti certains efforts sous la contrainte réglementaire. Et l'on voit peu à peu se développer des actions en faveur d'un développement responsable social et humain. Il nous paraît nécessaire de remettre à l'honneur un certain capitalisme entrepreneurial, dont les PME nous semblent être un meilleur vecteur de développement durable et responsable.
- Si les services constituent une source de création d'emplois évidente (notamment les services à la personne avec les besoins des familles et des personnes âgées), on peut craindre une dérive du tout marchand. Le geste simple et gratuit du service rendu à son voisin, les engagements bénévoles au sein d'associations, l'engagement au sein des communes, de l'Eglise... sont le ciment d'une autre relation entre les hommes.
- Promouvoir une agriculture familiale moins industrialisée permettrait de mieux protéger ce bien commun qu'est le territoire.
- Le système financier s'est largement déconnecté de la réalité en inventant des produits dérivés sans rapport avec une véritable création de valeur. Les milliards de dollars qui circulent chaque jour dans le monde à travers des échanges virtuels favorisent l'émergence de ces bulles qui, en éclatant, déstabilisent l'économie réelle. Or, le socle des activités humaines a besoin de stabilité pour bien fonctionner. De nouvelles formes de régulation sont devenues indispensables.
- Compte tenu de l'accroissement de la population mondiale et de l'augmentation de l'espérance de vie, le PIB mondial ne peut que croître. Un nouveau modèle de développement durable devra s'appuyer sur une moins grande consommation

de ressources naturelles au profit de matériaux renouvelables ou recyclés, ainsi que sur plus d'immatériel (ex. : services à la personne). Dans ce sens, le PIB doit être complètement revu en introduisant par exemple un ratio PIB/consommation de ressources naturelles.

2. Les questions techniques du style de vie et leur empreinte écologique

2.1. L'importance de l'automobile

Elle est devenue une composante majeure de notre vie, car elle permet l'autonomie. La société occidentale a structuré l'aménagement du territoire en fonction de cet instrument de mobilité (élargissement des distances entre lieux de résidence et de travail, commerces, etc.).

La raréfaction du pétrole, naguère encore peu cher, la pollution qu'elle engendre, la mortalité et les handicaps dus aux accidents, la congestion des agglomérations urbaines viennent bouleverser les conditions de son utilisation.

Les orientations à prévoir sont de deux natures :

- utilisation d'un véhicule totalement recyclable et consommant très peu ou pas de pétrole ;
- d'autres modes de transport : transports en commun, vélo, covoiturage... Mais ceci renvoie à des changements d'habitudes, à la recherche d'activités de socialisation proches du domicile. Ces solutions ont également des limites...

2.2. Le logement

C'est naturellement un élément vital pour chacun. Les difficultés pour se loger mettent en lumière les changements de société qui en sont en partie la cause :

- L'augmentation très importante du nombre de logements habités par des personnes seules, (hommes, personnes âgées, etc.) ou des familles éclatées (monoparentales, jeunes, etc.).
- L'aspect économique : en France, il manque 800 000 logements sociaux, mais comment les financer ou simplement trouver les terrains disponibles ? A cela, s'ajoutent des normes de plus en plus contraignantes : notre société du tout sécuritaire n'est-elle pas allée trop loin ?
- La responsabilité des locataires en matière de solvabilité : trop d'entre eux ne payent pas leur loyer, alors qu'ils en ont les moyens, tandis qu'à l'opposé certains propriétaires ont besoin de ces loyers pour vivre. Avec les difficultés d'expulsion, cela produit un million de logements vacants, en particulier en région parisienne. La situation sociale difficile de trop de personnes crée un vrai dilemme pour les pouvoirs publics...
- Plus de logements accueillant en moyenne moins de personnes, c'est également plus de consommation de matériaux, d'énergie et d'eau : cela a des conséquences sur l'environnement.
- De plus, les logements ne sont pas conçus pour durer et si l'on sait construire

des bâtiments performants en matière environnementale, ils coûtent plus cher... Les nouveaux matériaux plus techniques peuvent être difficiles à obtenir et les artisans peu formés ; le bâtiment est resté très artisanal en comparaison avec d'autres industries.

– Enfin, la flambée des prix de l'immobilier met en difficulté les familles nombreuses. Dans certaines régions touristiques, les prix des résidences secondaires peu utilisées rendent le logement inaccessible à une partie des habitants locaux, bien que le développement touristique crée des emplois à la fois dans la construction et dans les services.

2.3. Les problèmes de l'énergie

L'énergie est le nerf de la guerre de l'économie, et la raréfaction des énergies fossiles est source de tensions majeures. Certains pensent même probable un conflit mondial dans les années futures, opposant les pays de l'Est et de l'Asie aux occidentaux.

– En outre, les énergies fossiles sont sources de pollution par l'émission de gaz à effet de serre : des solutions alternatives sont devenues incontournables.

– De nombreuses recherches tournent autour de la production d'énergie à partir des huiles végétales. Mais cela pose d'autres problèmes : compétition avec les surfaces cultivables pour l'alimentation, déforestation, bilans énergétiques très différents selon les matières utilisées.

– Il n'y a pas de solution miracle et chaque individu doit être responsable face à cette question qui exige qu'on soit beaucoup plus économe : il nous faut changer d'habitudes.

– Déjà, les professeurs des écoles sensibilisent beaucoup d'enfants à ces questions et leur apprennent des gestes simples pour économiser l'eau et l'énergie.

2.4. La question de l'eau

Elle se pose sous trois angles :

– le réchauffement climatique entraîne la fonte des glaces, la montée des océans et l'accroissement des déserts : cela va provoquer d'importantes migrations de populations, avec les risques de déstabilisation qui s'ensuivent (Asie, Afrique) ;

– la pollution due au rejet des pesticides et des eaux usées de nos villes empoisonne les nappes phréatiques destinées à la consommation (Israël/Palestine) ;

– le détournement des fleuves et la construction de gigantesques barrages provoquent des déséquilibres naturels dont nous commençons à mesurer les effets sur la faune, la flore et le climat. Ceci parfois au simple profit de temples de la consommation (ex. : Las Vegas).

2.5. L'aménagement des territoires (urbanisme et monde rural)

– Les villes grandissent de plus en plus et d'énormes mégapoles se développent dans le monde, tandis que les campagnes se vident et que des bidonvilles se créent à leur périphérie. La ville produit de la pollution et de plus en plus d'insécurité

– alors que la campagne est source de plus d'équilibre –, comme en témoigne le besoin des citadins de la quitter si possible chaque week-end pour se ressourcer.

– La désertification d'une partie du monde rural accélère la fuite des actifs. L'agriculture et l'élevage se sont industrialisés à outrance à tel point qu'on ne traite plus les animaux comme des êtres vivants mais comme des objets. Les normes européennes poussent à la standardisation et donc à cette forme d'industrialisation. On peut regretter l'absence d'une action plus systématique en faveur d'une éthique de l'élevage. Le bilan économique et humain global (systémique) n'a pas été anticipé par l'Inra dans les années 1970.

– D'autres exemples tels que la culture du coton ou du lin montrent les difficultés à mettre en œuvre des nouvelles productions à la fois moins consommatrices de pesticides et permettant de faire des produits de meilleure qualité, même quand la rentabilité de ces solutions est évidente. Mais les habitudes, les mentalités sont orientées vers toujours plus de rendement quantitatif, et les pressions des grands producteurs ajoutées aux difficultés politiques des pays sous-développés retardent ces évolutions.

On voit cependant de nouvelles initiatives publiques pour :

– éliminer au maximum la voiture de la ville ;

– réinventer des nouveaux quartiers intégrant à la fois logement, activités économiques, services de proximité, accès aux transports en commun ;

– le développement d'une nouvelle forme de tourisme vert et de l'agriculture bio avec accès direct au consommateur : peut-on envisager une renaissance du monde rural ? De même, le développement des chambres d'hôtes et des gîtes ruraux est source de nouveaux contacts favorisant les rapports humains. Mais les hôteliers y voient une concurrence déloyale...

– Enfin, Internet avec le développement possible du télétravail peut également créer de nouvelles activités compatibles avec la vie à la campagne, mais il peut affaiblir le lien social et la créativité qui naît de la rencontre.

Deuxième partie : vers un nouveau style de vie durable et humain

1. La reprise en main par l'homme

1.1. Partage à partir de l'expérience de la simplicité volontaire

L'un de nous vit maintenant depuis huit ans du RMI et de l'aide au logement. Cette situation choisie l'a amené à réfléchir à des questions fondamentales.

Son revenu : lui permet de satisfaire ses besoins essentiels, même si ce n'est pas toujours rose. Pour cela, il a dû mettre au point un outil de gestion de son budget, réfléchir au sens et à l'utilité de chaque dépense, penser plus en termes d'investissement que de consommation. Si ce revenu lui suffit aujourd'hui, il ne lui permet pas d'imaginer fonder une famille par exemple. De plus, il en ressent un certain malaise, car, s'il est important que chacun puisse disposer d'un minimum décent, un revenu du travail permet de conserver le sentiment d'apporter une contribution à la société.

Le besoin d'appartenance : en participant à différents groupes (théâtre, atelier d'écriture, cercles philosophiques, carrefour économique...), et surtout par l'écriture de deux essais, le premier portant sur un domaine professionnel (stratégie d'organisation de rayons pour la distribution) et l'autre sur des questions de société (temps économique et temps humain : un choix de société).

La question de l'identité : dans notre société, l'activité professionnelle joue un rôle essentiel dans la construction de notre identité. Il a ainsi découvert la dévalorisation et la stigmatisation dans le regard des autres du statut de chômeur, pire encore, de RMiste.

L'organisation de son temps : il aurait pu tomber dans le désœuvrement, l'ennui et la souffrance s'il n'avait pas été capable de se prendre en mains. Il aurait pu aussi gaspiller son temps à regarder la télé, surfer sur internet, etc. Il a donc décidé de se consacrer le plus possible à la lecture, la recherche et l'écriture de ses essais. Il lui a fallu aussi lutter contre l'isolement, surtout dans la journée. La solitude peut faire tomber dans toutes sortes de dérives jusqu'à la dépression. Or, c'est bien dans la rencontre et la confrontation des idées que l'on trouve des portes de sortie.

Le sens de la vie : à partir du moment où il n'a pas construit sa vie en fonction des deux piliers essentiels de la société d'aujourd'hui, travail et consommation, il a été obligé de mieux se connaître et de construire son projet de vie à partir de ses aspirations profondes. C'est dans la lecture, la recherche, l'écoute, l'écriture de ses essais et la promotion de ses idées qu'il structure son temps, se réalise et trouve un sens positif à son existence.

Les échanges autour de cette expérience ont fait constater que nous sommes presque tous confrontés, à certains moments de notre existence, à la question essentielle : que voulons-nous vraiment faire de notre vie ?

- suite à un licenciement qui débouche sur une autre forme d'activité ;
- par la décision de quitter son travail pour créer une entreprise ou devenir indépendant ;
- par le choix d'une jeune mère de famille de travailler à temps partiel voire, même, de cesser son activité professionnelle ;
- pour le retraité qui doit arbitrer entre famille, loisirs, engagements bénévoles, etc.

Dans quelle(s) activité(s) allons-nous satisfaire notre besoin d'accomplissement ?

1.2. Chacun responsable

A. Les expériences professionnelles et individuelles des membres du groupe ont permis des confrontations d'idées marquées par la sensibilité aux questions suivantes :

- l'épanouissement de la personne (l'être) ;
- le souci des autres (intérêt collectif) ;
- la sensibilité à un modèle économique (l'avoir) ;
- les problèmes environnementaux (la relation de l'homme avec la nature).

Elles permettent de dessiner un autre modèle qui apporterait des équilibres différents entre ces quatre sphères. Les questions suivantes remettent l'homme au centre des préoccupations :

- Quels besoins veut-on satisfaire ?
- Quelle finalité pour la croissance ?
- Quel sens donner à la vie ?

On a confronté les formes de changements à envisager. Certains pensent à une rupture drastique avec le système capitaliste, d'autres privilégient une évolution à un rythme supportable par la société. N'avons-nous le choix qu'entre un modèle collectiviste autoritaire et un modèle purement libéral ?

B. Aujourd'hui, la question du développement durable est surtout centrée sur l'environnement : que doit-il englober ? Comment repenser les indicateurs en tenant compte d'autres facteurs comme l'amélioration du bien-être de l'individu ou la qualité de vie collective ?

L'expérience montre que l'homme a ses limites, qu'il porte en lui autant le bien que le mal. Il convient donc d'être réaliste. L'humanité ne fait que répéter au fil des âges les mêmes erreurs et les mêmes déviations (conquêtes territoriales, massacres, guerres, conquête du pouvoir, orgueil...).

Le sentiment de bien-être résulte de notre capacité à gérer l'équilibre instable entre santé physique et psychologique, vie familiale et affective, et activité professionnelle. La notion de bonheur varie selon les civilisations, les cultures, les situations. Les changements actuels vont beaucoup plus vite que la capacité de l'homme à les maîtriser, d'où l'accélération des désordres psychologiques, affectifs et collectifs (précarité, santé, délinquance...) et leur prix.

L'Etat trop présent joue mal son rôle car il ne peut s'occuper de tout, l'organisation du système public est devenue trop complexe et nous la vivons comme un frein plutôt qu'un facilitateur. Et le rôle des médias n'est pas toujours très sain.

C. Neuf principes pour une nouvelle société durable :

- une pratique démocratique et sociale compréhensible par tous ;
- la personne unique et libre, mais capable de vivre avec les autres ;
- une éthique dans les règles de vie collective ;
- une nouvelle approche du bonheur par des satisfactions moins futiles ;
- une participation plus grande au bien commun ;
- reconnaître ses limites et celles de la nature ;
- remettre à l'honneur le service gratuit ;
- mettre l'éducation en priorité absolue ;
- se soucier des petits et des faibles.

Chacun est responsable et nous pouvons participer à la mise en œuvre des changements nécessaires en examinant et en redéfinissant les priorités que nous mettons dans nos arbitrages en matière de temps, d'activités, de budget.

2. Les clefs de notre changement

2.1. La satisfaction des besoins (rappel conceptuel)

La question de la satisfaction des besoins est présente dans tous les domaines abordés (transports, logement, énergie, urbanisation). Pour une réflexion sur nos changements de style de vie, nous pouvons analyser nos besoins à partir de la pyramide de Maslow.

A. Les besoins essentiels à la vie

La satisfaction des besoins physiologiques et de sécurité est indispensable au développement physique et à la survie de l'individu. Chacun doit avoir un travail pour satisfaire ses besoins et ceux de la collectivité :

– Les besoins physiologiques (nourriture, respiration, logement, sommeil...) sont universels. *“On ne peut parler à l'homme qui a faim qu'en termes de pain.”* (Gandhi). La prolongation de l'insatisfaction de ces besoins fondamentaux nuit à la santé physique et psychique de l'individu. Au XX^e siècle, l'industrialisation et les réseaux de distribution moderne ont permis aux populations des pays industrialisés de passer d'un état de pénurie à une certaine abondance matérielle.

– La satisfaction du besoin de sécurité (stabilité, structure, ordre, lois, limites...) est vitale pour l'équilibre de l'individu. Pour se sentir en sécurité et être libéré de ses peurs, puis s'ouvrir aux autres et se projeter dans l'avenir, il a besoin d'être protégé par quelqu'un de fort (un groupe, une communauté, une institution, le droit, la loi ou l'Etat). Un climat d'insécurité, de précarité, d'angoisse et d'instabilité permanent, qui ne trouve pas de solution, provoque un stress qui fragilise sa santé physique et psychique. Si cet état empire, on risque la perte de confiance en soi, un état de frustration et un mal-être qui peut conduire au repli sur soi, à la consommation de drogues et jusqu'au suicide.

B. Les besoins psychologiques et d'ego

La satisfaction des besoins psychologiques est nécessaire au développement psychologique, spirituel, cognitif et relationnel de la personne. Pour qu'un changement de style de vie soit possible, il faut que ces besoins puissent être satisfaits autrement que par des activités de production et de consommation.

– Le besoin d'appartenance peut être satisfait dans les champs de la famille, de l'entreprise, de la religion, de la création artistique, du sport, de la politique, etc. L'homme y a affaire à des groupes qui lui témoignent de leur soutien et assurent sa place dans la société. Le groupe procure la sécurité, les gratifications, l'attention et l'affection dont on a besoin pour se développer et satisfaire son besoin d'estime. Si ces attentes restent insatisfaites, l'individu éprouve un besoin d'attachement excessif, voire une perte d'autonomie. Pour être accepté et intégré, il est capable de refouler ses aspirations et ses convictions afin de se conformer aux normes et aux valeurs du groupe.

– Le besoin de gratification et d'estime de soi peut être satisfait grâce aux récompenses, à la reconnaissance, à l'attention, et à l'affection reçue de la famille,

des pairs et des amis, pour ses qualités et ses compétences. Chaque champ a ses gratifications : dans l'entreprise, ce peut être une hausse de salaire, une promotion hiérarchique, etc. Pour nourrir son estime de soi, l'individu a l'ambition d'élever sa réputation, son prestige et son pouvoir. Il défend son autonomie et sa liberté et cherche à sortir de l'incognito. Les moyens de satisfaire ce besoin sont multiples et s'expriment dans tous les champs sociaux.

C. Le besoin de réalisation de soi apparaît lorsque les besoins inférieurs sont satisfaits. *“Ce qu'un homme peut être, il doit l'être.”* La réalisation de soi exige d'accéder à la dimension intérieure de son être. Dans la mesure où elle impose d'agir et de faire constamment des efforts sans sollicitation extérieure, la réalisation de soi exige maturité, volonté et confiance en soi. L'estime de soi ne dépend pas des signes extérieurs de réussite, mais de la richesse de sa vie intérieure. Elle engendre le besoin de multiplier les expériences et de développer ses connaissances, pour mieux se connaître, comprendre la société et le monde dans lequel on vit. Celui qui tend vers la réalisation de soi investit son temps et son énergie dans la création d'une œuvre ou la réalisation d'un projet qu'il s'est lui-même fixé (créer une entreprise, un mouvement politique ou un projet de société, une œuvre artistique, etc.). Ses champs d'expression sont multiples et illimités, ils dépendent des aspirations de sa nature intérieure ou de sa mission d'être.

2.2. Les enjeux du temps

Le temps est une clef du changement individuel et collectif de mode de vie. Notre identité et notre style de vie sont étroitement liés aux activités, relations, discussions, rencontres et expériences que nous vivons au quotidien. Nous sommes ce que nous faisons concrètement de notre temps.

De ce fait, pour procurer à un individu les moyens concrets de son changement de style de vie, il est essentiel de lui donner les moyens de multiplier ses champs de socialisation et d'expression. Le progrès technique et les gains de productivité, qui sont les fruits de l'intelligence humaine, nous ont permis de gagner du temps. Le partage équitable des gains de productivité entre un temps consacré à des activités économiques (travail et consommation) et à des activités humaines correspondrait à un véritable changement de style de vie et à un choix de civilisation.

Activités humaines :

- travailler pour produire, consommer, s'enrichir ;
- consacrer du temps à sa vie affective (famille, amis) ;
- se former et s'informer tout au long de sa vie ;
- participer à des activités d'expression, de création et de réalisation (théâtre, jardinage, activités manuelles, artistiques, religieuses, associatives, intellectuelles) ;
- participer à la vie politique de sa commune ou de sa région, devenir un véritable citoyen.

Il est essentiel de chercher un équilibre entre ces quatre espaces : travail, famille et

relations affectives, expression ou création individuelle, engagement collectif. Pour cela, on a besoin de temps, et on peut le trouver en dormant moins, en réduisant le temps consacré à sa famille, en passant moins de temps à des activités futiles (télévision, surf sur internet, etc.), en réduisant le temps consacré au travail...

La répartition du temps peut aussi se comprendre entre temps obligé (trajets, travail, courses, enfants) et le temps choisi (loisirs, engagements, rencontres...). Selon les personnes et les moments de la vie, cette répartition prendra des formes différentes. Le temps de l'école, celui du travail, de la retraite: chacun pourra y trouver chaque fois son épanouissement selon ses aspirations.

On peut, du reste, prendre plaisir à faire les tâches obligées. Le bonheur peut aussi venir de plaisirs simples tels que faire des confitures, la cuisine, faire les devoirs avec les enfants, etc.

La semaine de travail à trois jours: une utopie lointaine?

Si le travail n'a qu'une utilité, celle de gagner sa vie, la condition du changement du style de vie des populations des pays industrialisés repose-t-elle sur la réduction de la semaine de travail à trois jours pour tous les salariés (ouvriers, employés et cadres), grâce aux gains de productivité générés par le progrès technique? En inversant les temporalités (temps économique < temps humain), le temps consacré aux activités humaines serait supérieur à celui des activités économiques.

Cette vision est loin d'avoir fait consensus au sein du groupe; car, indépendamment de sa faisabilité économique pas évidente, le monde n'est pas uniforme et les possibilités de réalisation se trouvent aussi dans le travail qui est un élément essentiel à la vie. Par ailleurs, un temps partiel fractionné de manière aléatoire peut être extrêmement pénalisant pour l'individu, qui ne dispose plus alors de réelles possibilités d'engagement durable dans ses autres activités. Il est important que chacun puisse faire de vrais arbitrages et disposer de suffisamment de temps libre pour multiplier ses champs de socialisation, d'expression ou de développement personnel et pas prioritairement par la télévision, le désœuvrement ou la consommation. C'est d'abord une question d'éducation au sens le plus large.

3. Remettre du sens dans notre vie

3.1. Le rôle des sciences, des philosophies ou des religions

Elles influencent considérablement notre style de vie en proposant des objectifs qualitatifs qui permettent aux individus de satisfaire leurs besoins:

- de sécurité, en procurant un cadre sécurisant qui fixe les règles de la vie en société, sur la base de lois, de droits, de normes communes, de coutumes et de croyances partagées;
- d'appartenance, en rassemblant les individus autour d'une vie communautaire organisée et structurée qui légitime et justifie le système hiérarchique et l'ordre social en place, en les réunissant autour de rituels et de cérémonies qui contribuent

à renforcer leurs croyances et leur adhésion aux valeurs du groupe ; en fournissant des idées, des valeurs et des symboles qui fédèrent les membres et leur permettent de se reconnaître entre eux ;

- de gratification et d'estime, par des récompenses accordées à ceux qui respectent les règles de l'ordre social (promotions, argent, médailles, diplômes, etc.), et en justifiant les punitions données aux membres qui ne respectent pas ces règles ;
- de trouver un sens à la vie, en proposant l'espérance d'un avenir meilleur et en provoquant ainsi un nouveau dynamisme, en donnant aux membres de la communauté un projet et un but qui répondent à l'angoissante question du vide et du sens à la vie, en motivant les individus à mettre leur surplus d'énergie et de temps au service de l'intérêt général.

Pour toutes ces raisons, il est essentiel de questionner les critères de réussite financiers, professionnels et matériels qui orientent notre style de vie matérialiste.

3.2. La place de la spiritualité

Dans la question "*Nouvelles valeurs, nouveaux styles de vie*", considérons-nous que la spiritualité est essentielle ?

Il faut relativiser cette notion, dans le sens où nous ne devons pas perdre notre appartenance à une communauté et rester connectés avec la réalité. De même, la recherche sans fin du sens et de l'estime de soi à travers la frénésie de connaissances peut conduire à une profonde solitude.

- **Le choix :** nous vivons bien aujourd'hui dans un monde dominé par l'idéologie de la consommation qui découle du capitalisme et de l'économie libérale de marché. Le libéralisme économique veut permettre à chacun de choisir ce qui lui plaît en évacuant toute notion de morale. A l'inverse, le communisme est une conception perfectionniste de la société imposée à chaque individu.

Un choix trop large tue la liberté de choix. On est perdu face à cette hyperoffre et ce n'est pas cela qui permet de trouver un horizon à la vie. Là où il n'y a pas d'autre finalité que de consommer toujours plus ou du nouveau, trouver l'espace nécessaire à notre vie spirituelle n'est pas aisé. Sommes-nous vraiment libres ?

Trouver son propre chemin n'est pas simple. En rester au niveau de la spiritualité individuelle n'est pas suffisant non plus. Il faut éviter la déconnexion entre la démarche personnelle et le souci du frère : cela entraîne des choix à faire dans notre propre style de vie.

Par exemple, les communautés religieuses tiennent au repos dominical, jugé nécessaire pour maintenir des temps de vie communautaire, assurer la transmission des valeurs ou des connaissances communes qui structurent une société, laisser aussi du temps à la prière et à la liturgie. Mais la communauté chrétienne est-elle capable de bâtir une nouvelle société aujourd'hui où l'idéologie marchande l'a emporté et où l'on a perdu l'orientation à donner à nos choix ? L'hyperchoix

opposé à l'impossibilité d'accès à ces biens pour beaucoup crée d'innombrables frustrations. Or, la dimension spirituelle n'a de sens que si la dimension sociale est aussi prise en compte. La solidarité forte avec ma communauté est une question de cohérence ou de conversion profonde. Il nous faut donc creuser la spiritualité tout en luttant contre les risques de décalage avec nos pratiques quotidiennes.

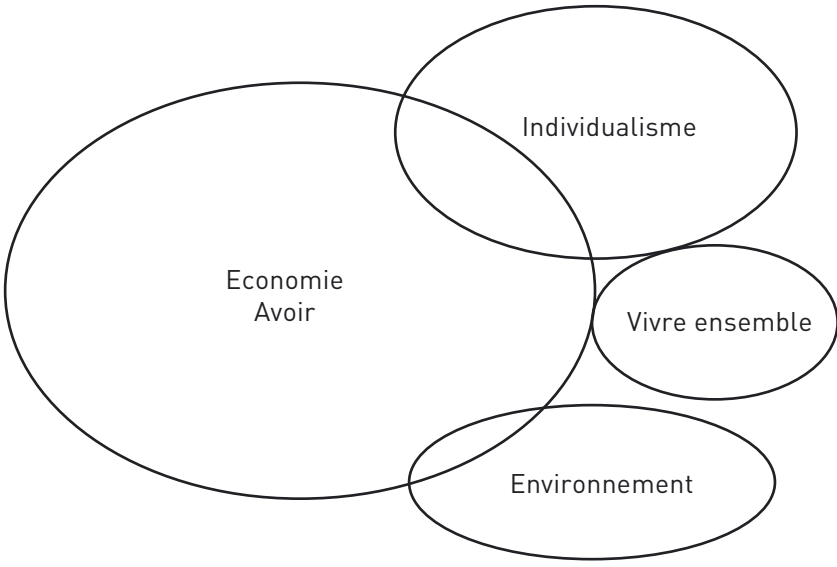
Le temps : de nos jours, le temps dominant est le temps professionnel. Avoir plus de temps libre devient plus de temps pour consommer. Notre éducation nous met constamment en tension dans notre emploi du temps. Avons-nous suffisamment d'aptitudes à l'utilisation réelle de notre temps libre ? Qu'est-ce que le temps inocupé ? D'où l'importance d'apprendre à utiliser le temps libre et à multiplier les champs d'expression, d'acculturation et de socialisation.

Quelques pistes :

- De nouvelles transcendances apparaissent : les droits de l'homme, l'environnement.
- Laisser place à un autre possible et reconnaître qu'il y a de la fécondité dans l'utopie.
- Promouvoir des pratiques nouvelles utopiques ou prophétiques (ex. : la simplicité volontaire) ou d'autres manifestations du besoin de changement, de nouveaux rapports avec la nature et les autres.
- Se remettre en accord avec les cycles de la nature, alors que tout est disponible en permanence.

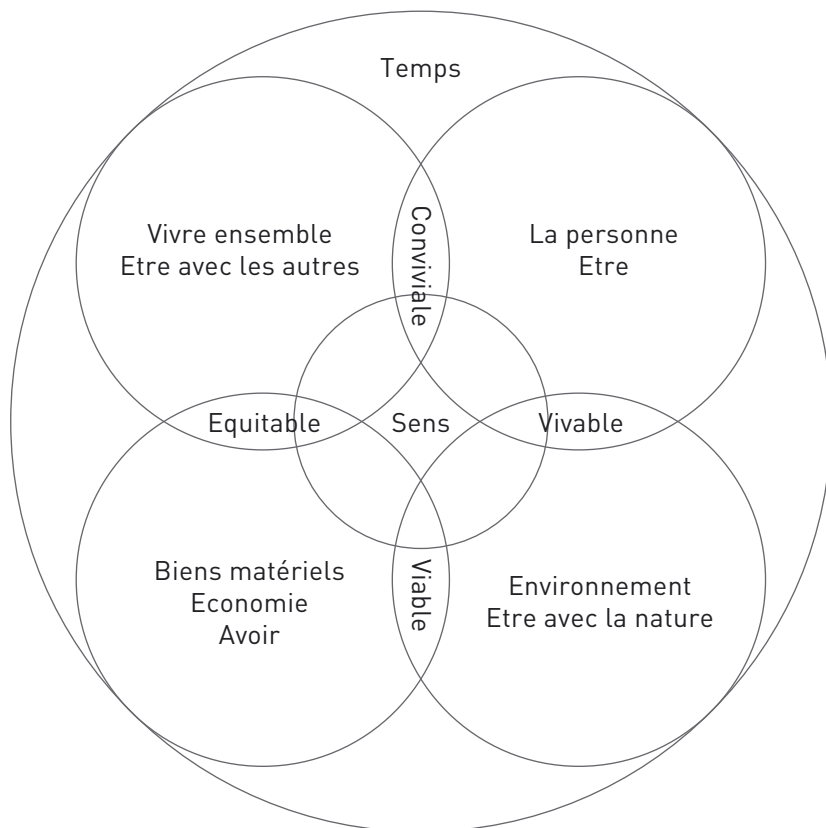
Un monde ordonné doit se donner un cadre évolutif. Prétendre tout changer du jour au lendemain n'apparaît pas réaliste. Il faut du temps et passer par des microexpériences avant de généraliser quoi que ce soit. Les jeunes générations sont-elles préparées à ce bouleversement ? Leurs racines sont-elles suffisamment fortes pour assumer les choix qui leur seront proposés ?

3.3. En résumé: un nouvel équilibre entre quatre grands centres d'intérêt



Société de consommation

Développement durable et humain



Quelques bases pour de nouveaux indicateurs

Les sphères d'activités de l'individu

Matérielle et économique : l'avoir, la production, la consommation, l'activité professionnelle, la rentabilité économique, la responsabilité sociale et environnementale de l'entreprise.

La personne : l'être, la spiritualité, les sciences humaines, la création, la vie de famille, le développement personnel, la formation.

Le vivre-ensemble : l'être-ensemble, la vie familiale, la vie politique, la vie associative, la vie sociale, les communautés religieuses.

L'environnement : être avec la nature, l'écologie, le climat, la pollution, la création.

Ce qui relie les sphères entre elles

Le temps : le temps doit être réparti de manière plus équilibrée et harmonieuse entre ces sphères.

Le sens de la vie : que procurent les religions, les philosophies, les valeurs et les croyances. Il relie toutes les sphères entre elles.

**DÉVELOPPEMENT DURABLE ?
OUI, MAIS QUEL DÉVELOPPEMENT ?**
DOMINIQUE GREINER
DÉPARTEMENT D'ÉTHIQUE DE L'UNIVERSITÉ
CATHOLIQUE DE LILLE

Les menaces sur l'environnement et la biodiversité, les dérèglements climatiques, l'accumulation de déchets toxiques ou nucléaires, la raréfaction de ressources énergétiques sont sources d'angoisses et obligent l'homme à s'interroger sur son devenir, sur celui des générations futures. Le souci de la question écologique, les préoccupations en faveur d'un développement durable, d'une économie raisonnée constituent assurément un signe des temps au sens de la constitution pastorale *Gaudium et Spes* de Vatican II. Tout cela appelle un discernement à la lumière de l'Évangile. Les réponses sont-elles à la hauteur des enjeux ? Le développement durable est-il autre chose qu'un mot d'ordre pour permettre la survie de sociétés ordonnées à la consommation ? La biodiversité ne serait-elle pas devenue notre nouvelle icône, l'écologie notre nouvelle Eglise¹ ?

1. La crise d'un modèle de développement

La question du développement durable émerge comme une interrogation sur nos façons de vivre, de travailler, de consommer. Nous vivons dans un monde du toujours plus, comme si le progrès était essentiellement une grandeur quantitative. Mais nous prenons conscience que la quantité ne va pas nécessairement de pair avec la qualité de vie. Nous n'en pouvons plus de vouloir toujours plus.

Les développements techniques accélérés ont permis à l'homme d'asseoir sa domination sur le monde et celle-ci semble être sans limite. Après avoir conquis la terre, les mers et les airs, nous voici engagés dans la conquête de l'espace et de l'infiniment petit. Cette course en avant est incessante. Elle engendre une concurrence entre firmes, entre nations. Elle génère des inégalités et laisse sur le bord du chemin nombre d'hommes et de femmes qui ne peuvent suivre ce rythme effréné. Leurs frustrations sont à l'origine de bien des violences chez nous comme à travers le monde.

La modalité du faire semble l'emporter sur toutes les autres. Nous nous identifions à ce que nous faisons. Il nous faut toujours faire plus. Nous recherchons la performance en toutes choses dans le monde du travail, comme dans celui de la sexualité. Il nous faut constamment être au top, ne jamais décevoir sa hiérarchie ou son partenaire. Ceci est à l'origine de bien de déceptions, de frustrations, de dépressions. Mais nous ne pouvons pas vivre sans cesse dans le toujours plus. Nous épuisons nos propres ressources, comme celles du monde dans lequel nous vivons à nous laisser entraîner sur cette pente. Nous avons bien conscience que

¹ *Jean-Louis Massauve*, "La biodiversité, vérité établie de la science et mythe régressif du capitalisme", *Képhas, juillet-septembre 2007*, pp. 143-144.

nous courons à notre perte : à quoi sert donc de gagner sa vie si c'est pour la perdre (cf. Marc 8, 35) ?

Nous avons conscience de la pente dangereuse sur laquelle nous sommes engagés. Mais avons-nous vraiment envie d'inaugurer un autre chemin ? Rien n'est moins sûr. Nous pressentons bien à quels sacrifices nous devrions consentir. Car au faire plus est attachée la promesse d'un avoir plus. Le quantitatif l'emporte souvent sur le qualitatif : nous sommes prêts à concéder de notre qualité de vie pour obtenir plus, pour gagner plus, pour consommer plus. Nous existons par ce que nous avons, par ce que nous pesons financièrement, par ce que nous valons sur le marché du travail. Nous savons pourtant bien la vanité de toute cela. "*Vanité des vanités, tout est vanité*", dit Qohélet. La vanité, c'est le mirage, l'illusion dans laquelle nous nous complaisons. "*On poursuit un mirage. On se fait des illusions. On recouvre le réel d'illusions. Ensuite, c'est la « parade » (qui est liée à l'illusion !) : on se présente de telle façon que l'on puisse faire l'illusion aux autres, c'est la devanture, l'extérieur qui trompe – la femme maquillée, l'homme masqué. Ils se livrent à la vanité.*"²

Ce sont nos façons de vivre, de consommer, de travailler, de voyager, de nous reposer aussi qui sont interrogées de manière radicale. Mais osons-nous vraiment nous l'avouer ? L'affichage de nos préoccupations pour l'environnement, pour les générations futures, pour le commerce équitable remet-il radicalement notre mode de vie en question ? Ne nous satisfaisons-nous pas d'accommodations de surface ? Que désirons-nous vraiment ? La foi est-elle susceptible de nous orienter dans cette réflexion ?

2. Quel développement ?

Nous parlons développement durable. Mais qu'entendons-nous au juste par développement ? L'encyclique *Populorum progressio* (1967), malgré la distance qui nous en sépare, nous donne de précieuses indications. Elle défend une conception du développement ancrée dans une "*vision globale de l'humanité*" (p. 13). Il s'agit de "*promouvoir tout homme et tout l'homme*" (p. 14). Le développement n'est donc pas d'abord une question de croissance économique mais de promotion de l'homme, des peuples.

Le premier mot de l'encyclique n'est d'ailleurs pas anodin : *populorum*. Le développement dont il est question n'est pas celui des choses, de l'économie, mais bien celui des peuples. Le développement n'est pas simplement une question économique ou politique, mais une question morale. Pour être authentique, le développement doit permettre le développement intégral de l'homme en prenant en compte toutes les dimensions de l'existence. Et si certaines régions du monde vivent encore en situation de sous-développement, c'est d'abord en raison d'un "*manque de fraternité entre les hommes et entre les peuples*" (p. 66). A la racine de la

2. Jacques Ellul, *La raison d'être. Méditation sur l'Éclésiaste*, Paris, Seuil, 1987, p. 56.

situation injuste de tant de gens se trouve le “sous-développement moral” de ceux qui pourraient et devraient participer à la solution de ces problèmes.

Le développement a donc besoin non seulement de techniciens, mais aussi de sages pour sa réalisation. Le développement peut en effet être plus ou moins humain. Les conditions moins humaines incluent les carences matérielles de ceux qui sont privés du minimum vital, et les carences morales de ceux qui sont mutilés par l'égoïsme. Elles incluent aussi les structures oppressives venant des abus de la possession ou du pouvoir, de l'exploitation des travailleurs ou de l'injustice des transactions. Les conditions plus humaines concernent la montée de la misère vers la possession du nécessaire, la victoire sur les fléaux sociaux, l'amplification des connaissances, l'acquisition de la culture. Il s'agit aussi de la considération de la dignité d'autrui, l'orientation vers l'esprit de pauvreté, la coopération au bien commun, la volonté de paix, la reconnaissance des valeurs suprêmes et de Dieu et l'unité dans la charité du Christ (cf. p. 21). La conception du développement est extensive et concerne tous les secteurs de la vie humaine.

De ce point de vue, il faut reconnaître des avancées indéniables dans ce sens dans la réflexion contemporaine. Le pacte écologique de Nicolas Hulot, proposé à la signature des candidats à l'élection présidentielle de 2007, met clairement en évidence que tous les secteurs de la vie humaine sont aujourd'hui concernés par notre mode de développement. Notre action doit porter aussi bien sur nos manières de produire et de consommer que sur celles d'habiter le territoire, de redistribuer les ressources, de prendre en charge notre santé... Ceci exige de nous un changement radical dans nos manières de vivre. Dans la foi, c'est à une véritable conversion que nous sommes appelés.

Pour un pacte écologique

Dix objectifs pour un changement de cap

1. Economie : vers une logique de durabilité.
2. Energie : organiser la baisse de la consommation.
3. Agriculture : produire autrement.
4. Territoire : contenir l'extension périurbaine et relocaliser les activités humaines.
5. Transports : sortir du tout routier.
6. Fiscalité : établir le véritable prix des services rendus par la nature.
7. Biodiversité : faire entrer la nature dans l'aménagement du territoire.
8. Santé : prévenir avant de guérir.
9. Recherche : faire de l'environnement un moteur pour l'innovation.
10. Politique internationale : prendre l'initiative.

Cinq propositions concrètes

1. Un numéro deux du gouvernement en charge du développement durable.
2. Instaurer une contribution climat-énergie en croissance régulière.

3. Réorienter les subventions agricoles vers une agriculture de qualité.
4. Systématiser les procédures de démocratie participative.
5. Mettre en place une grande politique d'éducation et de sensibilisation à l'environnement.

Source: <http://www.pacte-ecologique.org/jesigne.php?provenance=visiteur>

3. Un appel à la conversion

La crise écologique est l'occasion d'une interpellation éthique, d'un appel à la conversion (mentalité, pensée), d'un approfondissement théologique de notre rapport au monde, et ce, en vue d'une nouvelle praxis. La crise écologique déborde largement la question écologique au sens strict. Elle renvoie à des interrogations anthropologiques fondamentales. Elle met en question les principes épistémologiques de notre approche moderne de l'homme (dualiste, parcellaire, instrumentaliste, fonctionnaliste). Elle questionne la relation de l'homme non seulement avec la nature, mais avec les autres et avec lui-même. La crise écologique est crise de toutes les institutions qui s'inscrivent dans un schéma de pensée privé de l'unité des choses. Elle est l'expression d'une crise de la modernité dépassée par ses propres conquêtes.

Elle concerne tout homme, quelle que soit sa tradition. Tous sont concernés par cette crise qui concerne l'humanité entière. La crise écologique doit être endurée, traversée. *“On ne peut pas la fuir, et ce n'est qu'en l'endurant qu'on peut en déceler le sens.”*³ Ce n'est pas la moindre des contributions des chrétiens! La réorientation de nos pratiques passe d'abord par la recherche du sens de ce que nous endurons! Il est clair qu'on ne pourra changer tout du jour au lendemain. *“Ici, comme en tout, il n'y a de passage, de Pâque, qu'en endurant l'impasse, la crise du vendredi saint. L'espérance naît du désespoir enduré. Tel est le kairos, le temps de salut impliqué dans la crise. Elle est bien, dans ce sens-là, une visitation de Dieu.”*⁴

Face à de tels enjeux, on ne peut se contenter de quelques aménagements dans nos façons de vivre. Il est nécessaire de changer nos images de la vie bonne, de ne plus assimiler bonheur et niveau de vie matérielle, d'accepter un ébranlement de notre imaginaire social, bref, de changer l'orientation générale de nos vies. Quelles pistes la foi nous pousse-t-elle à envisager? Quelles ressources offre-t-elle pour stimuler notre imaginaire?

3.1. Un monde à contempler: la redécouverte de la gratuité

La mainmise technique sur le monde a conduit à ne plus considérer l'environnement que comme une réserve, un stock de matières premières. Mais la foi nous invite à entrer dans une autre perspective. Le monde est aussi à contempler. Nous

³ Gérard Siegwalt, *“La crise écologique, un défi pour la pensée, pour la foi et pour la praxis”*, Revue d'éthique et de théologie morale, n° 169, 1991, p. 91.

⁴ *Ibid.*

ne sommes pas face au monde comme un sujet maître devant une nature objectivée. Le monde est avant tout de l'ordre du don. Il nous faut donc inaugurer un nouveau rapport au monde, des choix de gestion et d'aménagement sont à faire, mais ne suffiront pas sans une démarche du cœur où figurent en bonne place la louange, l'action de grâce, la contemplation, la prière⁵.

Jésus lui-même est notre modèle. Il contemple la création et nous invite à entrer dans la louange et le détachement, y voyant le don gratuit du Père: "*Regardez les oiseaux du ciel: ils ne sèment ni ne moissonnent; ils n'amassent point dans les greniers; et votre Père céleste les nourrit... Observez les lys des champs, comme ils croissent: ils ne peinent ni ne filent, et je vous le dis, Salomon lui-même dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu habilte ainsi l'herbe des champs, qui est là aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi?*" (Mt 6, 26-30.) L'homme est appelé à préserver le bien commun de toute l'humanité que constitue la création parce qu'il en reconnaît la beauté. C'est en retrouvant le sens de la gratuité, en apprenant à considérer la création comme un don du Dieu créateur qu'il pourra faire l'expérience d'une libération de l'esclavage de la consommation et de la course au toujours plus.

Mais comme les hommes de la parabole évangélique, nous avons toujours de bonnes raisons à avancer pour ne pas répondre à l'invitation qui nous est faite de vivre un temps de gratuité (Luc 14, 15-24). Nous sommes si occupés que nous ne savons pas consentir à l'invitation de Dieu de nous situer sous un horizon plus large que la seule immédiateté. Nous risquons de passer à côté de l'essentiel. Comme Marthe, nous nous agitions pour peu de choses et avons toujours des reproches à adresser à ceux dont nous estimons qu'ils perdent leur temps. Mais ce que nous faisons semble bien contribuer davantage à sceller notre esclavage qu'à contribuer à notre propre libération, à notre rédemption. Il y a donc là un enjeu spirituel majeur. Mais sommes-nous aptes au loisir, à la fête? Or, l'urgence est peut-être là: éduquer au loisir et à la fête, permettre une réelle appropriation de notre temps libre. Eduquer au loisir et à la fête pour que le temps libéré ne soit pas totalement happé par les marchands de soleil, de santé et de détente. Eduquer au loisir et à la fête pour que chacun puisse faire l'expérience d'une déprise sur les choses, sur la nature, dans un geste gratuit de rencontre et de réconciliation avec soi-même, avec ses proches, avec le cosmos qui l'entoure et l'accueille.

3.2. Retrouver le sens des limites

La crise écologique, les interrogations sur l'avenir de nos modes de développement nous obligent à reconsidérer notre condition de créature dans un monde limité. Mais nous vivons encore largement dans l'insouciance, malgré les signes évidents qui nous sont donnés: hausse des cours des matières premières, de l'énergie, des denrées alimentaires de base. Olivier Abel a des mots particulièrement

5 Commission sociale des évêques de France, "Le respect de la création", Questions actuelles. Le point de vue de l'Eglise, n° 14, juillet-août 2000, p. 14-18.

sévères pour qualifier notre attitude: *“Notre civilisation semble arriver au bout de sa course sans avoir su laisser place à la naissance d’une autre. Qu’ils sont puérils, tous ces gens habitués à bien manger, à prendre l’avion pour aller en vacances n’importe où, à voir aussitôt renouvelé tout ce qui est vieux ou abîmé, à croire que tout cela est un droit, un acquis, et que, de toute façon, ça progresse. Et jusque dans l’usage de l’eau, ce besoin d’être toujours propre sur soi, nous avons pris de sales habitudes. Or ces plis pris par les corps et les mœurs sont plus lourds, plus difficiles à changer que nos installations techniques.”*⁶

Les limites de notre monde sont criantes et il nous faut les assumer. Or nous reproduisons le péché d’Adam en cherchant sans cesse à les transgresser, à vouloir franchir le cadre qui nous est assigné. Nous en connaissons pourtant le prix: Adam a été chassé du paradis. Sommes-nous vraiment conscients de ce que nous risquons de perdre à rester puérils, à demeurer insouciant? Il est pourtant urgent de retrouver le sens des limites, d’accepter de vivre dans le renoncement, voire dans l’austérité. Pour notre bien et le bien de tous. A défaut, nos limites seront, demain, comme elles tendent déjà à l’être, la cause de conflits armés majeurs. La responsabilité de nos dirigeants politiques est donc lourde. Ils ne peuvent nous faire croire qu’il nous est sans cesse possible d’avoir plus, de consommer plus.

3.3. Réapprendre la vraie valeur des choses

Nous vivons dans un monde où toutes les choses peuvent facilement être ramenées à un prix monétaire. Tout ce qui existe peut être converti en termes d’argent, devient échangeable, interchangeable. Ramenées à un dénominateur commun, toutes les choses en fin de compte se valent. Une chose peut facilement se substituer à une autre, pour peu que nous en ayons les moyens. Et nous ne faisons pas que renouveler ce qui est vieux et abîmé. Mais c’est au prix de la perte de la vraie valeur des choses, d’un renversement de leur valeur. Judas peut se scandaliser que Marie renverse sur les pieds de Jésus un parfum d’une valeur de trois cents deniers (Jean 12, 1-8); mais c’est ce même Judas qui livre Jésus pour trente pièces d’argent, un prix de misère (Matthieu 26, 14-16). L’homme pèse peu dans la balance de l’échange marchand généralisé.

La tradition de sagesse biblique peut nous aider à une réappropriation de la juste valeur des choses. Il faut relire le passage du livre de la Sagesse (Sg 16, 15-29). Sa tonalité apocalyptique peut nous déconcerter. Le texte évoque la septième plaie qui s’est abattue sur les Egyptiens (Exode 9, 13-35): *“Des pluies et des grêles extraordinaires, des averses impitoyables s’acharnèrent sur eux [les impies], et ils étaient consumés par du feu”* (v. 16). Le cosmos, blessé par l’arrogance humaine, se rebelle contre les impies qui ont fait de la terre une *“terre inique”* (v. 19). Mais le texte poursuit en rappelant ce que Dieu a fait pour Israël, à travers le don de la manne: *“Au contraire, c’est une nourriture d’ange que tu as donnée à manger à ton peuple, un*

⁶ Olivier Abel, *“Pour une géo-éthique”, Foi et Vie, Volume CV, n° 5, décembre 2006, pp. 79-80.*

pain tout pétri, sans effort de sa part, que tu lui as fait tomber du ciel, bon pour tous les plaisirs, pour tous les goûts" (v. 20). L'explication qui nous est ensuite donnée est déconcertante: *"Car la substance que tu donnais manifestait ta douceur pour tes enfants, et se pliant au désir de qui la portait à sa bouche, elle se changeait en ce que chacun voulait"* (v. 21). L'unique met de la manne s'accommode au goût de celui qui sait l'accueillir comme un don venant de Dieu.

Nous sommes pourtant bien souvent comme les Israélites, ne sachant pas nous contenter de ce que nous avons, préférant encore la situation d'esclaves à celle d'hommes libres. Alors que la manne est donnée, le peuple au désert crie: *"Qui nous donnera de la viande à manger? Ah! quel souvenir! le poisson que nous mangions pour rien en Egypte, les concombres, les melons, les laitues, les oignons et l'ail! Maintenant nous dépérissons, privés de tout; nos yeux ne voient plus que de la manne"* (Nb 11, 5-6). Nos yeux ne voient plus la richesse de ce qui nous est donné, jusqu'à le mépriser. A ne plus savoir la valeur des choses, à nous situer davantage dans le registre de ce qui nous est dû plutôt que dans celui du don, nous nous abîmons dans une quête sans cesse renouvelée de choses, de saveurs, d'expériences que nous voulons nouvelles. Nous scellons ainsi notre condition d'esclave de la société de consommation. Mais nous ne pouvons vivre les temps d'austérité qui sont au-devant de nous que si nous retrouvons le goût des choses simples, si nous redécouvrons le goût infini de ce qui nous est offert. L'homme ne vit pas seulement de ce qu'il consomme, mais aussi de la créativité et de l'imaginaire qu'il peut mettre en œuvre pour accommoder ce qui lui est d'ores et déjà donné. C'est à cette condition qu'il peut traverser l'épreuve du désert et accueillir ses fruits de salut. Nous pouvons alors entendre d'une oreille neuve ce que nous dit encore le livre de la Sagesse (Sg 16, 24-29, traduction Bayard):

*"Car la création te sert, toi, son créateur,
Elle tend ses forces pour le châtimement des injustes
mais elle les relâche pour le bienfait de ceux qui ont mis leur confiance en toi.
C'est pour cela aussi que, se changeant en tout,
elle sert ta générosité, nourriture pour tous,
selon le désir de ceux qui sont dans le besoin,
afin que tes fils que tu as aimés, Seigneur, l'apprennent:
ce ne sont pas les diverses espèces de fruits qui nourrissent un homme,
c'est ta parole qui conserve ceux qui ont confiance en toi.
Car ce qui n'était pas détruit par le feu
fondait simplement à la chaleur d'un bref rayon de soleil,
afin que l'on sache qu'il faut devancer le soleil pour te rendre grâce,
et te rencontrer avant que le jour ne se lève.
Mais d'un ingrat l'espoir fond comme le givre hivernal,
s'écoule comme une eau inutile."*

Dominique Greiner,

Lille, le 17 mai 2008



Université Catholique de Lille



Hautmont
Centre Spirituel

31, rue Mirabeau
59420 Mouvaux

Tél. 03 20 26 09 61
contact@hautmont.org

www.hautmont.org